

Le « Jour national du Tsigane » au Brésil. Espaces symboliques, stéréotypes et conflits autour d'un nouveau rite du calendrier officiel

Marco Antonio da Silva Mello et Felipe Berocan Veiga¹

*Celui qui vient du dehors et qui apparaît
comme l'inconnu menaçant doit donc se faire connaître.*

Marie-Françoise Baslez

Un jour commémoratif pour les Tsiganes

Selon les agences internationales, les Tsiganes constituent la minorité ethnique la plus vulnérable aux discriminations dans les États membres de l'Union européenne. Considérés comme des personnes indésirables dans plusieurs pays et sur différents continents, les Tsiganes cohabitent depuis des siècles avec le préjugé, la stigmatisation et l'exclusion, essentiellement du fait de leur mobilité récalcitrante et de leur mode de vie singulier.

Malgré les « coups de l'animosité » et de « l'étreinte forcée de l'assimilation » (Coutinho 2011), les mouvements de Tsiganes luttant pour obtenir leur reconnaissance sont de plus en plus notables tant en Europe qu'au Brésil. Dans ce nouveau contexte, des États ont proposé de mettre en place des politiques publiques visant à leur inclusion, ainsi qu'en attestent de récents efforts gouvernementaux pour répondre à la demande de cette minorité et prendre en compte ses spécificités culturelles. Ce défi n'est toutefois pas toujours bien relevé par l'État brésilien, ses

1. Marco Antonio da Silva Mello et Felipe Berocan Veiga sont chercheurs au Laboratoire d'ethnographie métropolitaine de l'Université fédérale de Rio de Janeiro (LeMetro-UFRJ) et de l'Institut d'études comparées en administration institutionnelle des conflits de l'Université fédérale fluminense (InEAC-UFF). Nous remercions les membres du LeMetro-UFRJ et de l'InEAC-UFF pour leur soutien et encouragement constants. Nous remercions également nos collègues Marc Bordigoni (CNRS), Mônica Raisa Schpun (CRBC-EHESS) et nos amis Antonio Guerreiro de Faria (Université fédérale de l'État de Rio de Janeiro, UNIRIO) et Mio Vacite (Union tzigane du Brésil) pour le dialogue enrichissant qu'ils nous ont offert tout au long de cette recherche. Traduit du portugais par Véronique Boyer (CNRS-EHESS).

représentants se plaignant souvent de ne pas savoir comment procéder avec les Tsiganes.

Les mesures antidiscriminatoires discutées et approuvées tentent d'appréhender la complexité de l'insertion des Tsiganes dans le monde des *Gadjé* (soit les non-Tsiganes) et de promouvoir des actions positives pour combattre le racisme, la pauvreté et l'inégalité. Cela notamment en ce qui concerne les droits de stationner, de camper, de séjourner, d'établir une halte (*pouso*) et, dans le même temps, d'avoir accès aux services publics sans disposer d'adresse fixe. La revendication, auprès des institutions de l'État, de droits fondamentaux à l'éducation, à la santé, au logement, au travail, à la justice et à la pleine citoyenneté fournit, dans le cas particulier des Tsiganes, un cadre d'analyse intéressant pour l'anthropologie politique.

Le 25 mai 2006, le Président Luiz Inácio Lula da Silva a signé un important décret instituant le « Jour national du Tsigane » (*Dia Nacional do Cigano*) au Brésil. La décision du gouvernement fédéral d'inscrire le 24 mai au calendrier républicain en tant que date commémorative s'est accompagnée de l'annonce d'une série de mesures expressément destinées à cette minorité ethnique, et récemment adoptées par les Secrétariats spéciaux de politiques de promotion d'égalité raciale (SEPPIR) et par le Secrétariat spécial des Droits de l'Homme (SEDH) de la présidence de la République. Le décret a été publié au Journal officiel de l'Union dans les termes suivants :

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE –CASA CIVIL²– SOUS-DIVISION DES AFFAIRES JURIDIQUES

Décret du 25 mai 2006 : Institution du Jour national du Tsigane.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, faisant usage de l'attribution qui lui est conférée par l'art. 84, alinéa II, de la Constitution,

DÉCRÈTE :

Art. 1 Il est institué que le Jour national du Tsigane sera célébré le 24 mai de chaque année.

Art. 2 Les Secrétariats Spéciaux des politiques de promotion de l'égalité raciale et des Droits de l'Homme de la présidence de la République soutiendront les mesures qui seront adoptées pour célébrer le Jour national du Tsigane.

Art. 3 Ce décret entre en vigueur le jour de sa publication.

Brasilia, le 25 mai 2006 : 185^e année de l'Indépendance et 118^e année de la République.

Luiz Inácio Lula da Silva
Dilma Rousseff³

2. Ndt : Institution qui assume à la fois les fonctions du conseil d'État et du secrétariat général de l'Élysée.

3. Présidence de la République, Casa civil. « Décret du 25 mai 2006. Institue le Jour National du Tsigane ». *DOU*, 26.05.2006, Section 1, p. 4

Conjointement à la publication de ce décret, la création d'un Groupe de travail interministériel tsigane (*GTI Cigano*) réunissait des représentants de 12 ministères, parmi lesquels ceux de la Santé, de l'Éducation, des Villes, du Travail et du Développement social. Ledit GTI est parti du principe que les politiques publiques ne parvenaient pas à répondre aux demandes spécifiques des Tsiganes, essentiellement parce que ceux-là n'ont souvent pas d'adresse fixe et qu'il leur est difficile d'obtenir des papiers sans montrer un acte de naissance. C'est pourquoi il a constitué ce qu'il appelle un «sous-registre civil». Outre le fait d'exposer les Tsiganes aux vexations policières et à la violation de leurs campements, l'absence de documents officiels les empêchent, voire leur interdit, d'être reçus par les services de santé du Système unique de santé (SUS), d'inscrire leurs enfants dans les écoles publiques et d'avoir accès aux droits et aux avantages sociaux, tels que la retraite et des formes de crédit social.

Première cérémonie nationale : Brasilia 2007

L'institution d'une date singularisant les Tsiganes constituait un geste fort de reconnaissance publique, mettant pour la première fois l'accent sur leur importance dans la formation historique et culturelle de l'identité nationale brésilienne. Lors de la première célébration officielle de la date, le 24 mai 2007, dans le Salon noir du Palais de la justice, un timbre commémoratif a été lancé en présence de leaders tsiganes venus de toutes les régions du Brésil, de fonctionnaires de plusieurs ministères, de représentants des entreprises de l'État, des Secrétariats et de la presse conviée pour la circonstance.

Le programme de cette cérémonie à laquelle nous avons assisté prévoyait, outre l'édition du timbre, l'annonce d'autres initiatives ministérielles concernant les politiques d'inclusion des Tsiganes –entre autres l'inauguration du Prix Cultures Tsiganes 2007 – Édition João Torres⁴ par le Secrétariat de l'identité et de la diversité culturelle du ministère de la Culture (SID/MinC). À l'exception des auteurs de cet article, les autres invités, que nous rencontrerons par la suite, constituaient l'entourage proche, la petite cour qui accompagne les dignitaires les plus importants de la bureaucratie de l'appareil de l'État quand ils apparaissent en public dans l'exercice de leurs fonctions. Lors de cet événement, nous avons pris contact avec les représentants des Tsiganes Rom et Calon⁵ venus du Rio

4. Tsigane prisonnier au Portugal, João Torres fut déporté au Brésil sur ordre du roi D. Sebastião en 1574.

Dans la littérature, il est considéré comme le premier tsigane à débarquer officiellement au Brésil aux débuts de la colonisation.

5. Les Tsiganes au Brésil reprennent d'ordinaire les classifications schématiques des anciennes études tsiganes (*ciganologia*): les Roms d'Europe de l'Est avec, entre autres, les sous-groupes Kalderash, Xoraxané Romá et Matchuaia; les Sinti ou Manouches de France, d'Italie et d'Allemagne et les Calon ou Kalé de la Péninsule ibérique, ce dernier, groupe étant mentionné depuis le XVI^e siècle dans l'histoire de la colonisation

Grande do Norte, de la Paraíba, du Pernambuco, de Bahia, de Goiás, de Minas Gerais, d'Espírito Santo, de Rio de Janeiro, de São Paulo et du Paraná.

Le SEPPPIR, un Secrétariat spécial relevant directement de la présidence de la République, a été créé le 21 mars 2003 sous la pression du Mouvement noir afin de promouvoir des actions affirmatives qui puissent faire reculer l'historique préjugé racial à l'égard de la population noire et rendre opérationnelles les politiques de quotas. Il a également reçu pour mission de systématiser l'appui donné aux communautés *quilombolas*⁶ et de renforcer les relations politico-culturelles entre le Brésil et l'Afrique. Sa ministre de l'époque, Matilde Ribeiro, a publiquement déclaré lors de la première commémoration du Jour national du Tsigane qu'elle n'avait, au moment de son investiture, aucune idée de la complexité des questions posées lorsqu'on parlait de groupes ethniques et de minorités au Brésil. En visite à Manaus en 2005, elle a ainsi dû affronter les protestations de *ribeirinhos*⁷ de l'Amazonie qui revendiquaient la reconnaissance de l'identité *cabocla* par le SEPPPIR. La ministre et ses adjoints ne s'attendaient donc pas à faire face à une telle explosion de différences, au cours du processus de redémocratisation et de reconstitution des mouvements sociaux que la Constitution de 1988, appelée « la constitution citoyenne », a suscitées⁸.

En effet, outre les demandes du Mouvement noir, plusieurs autres minorités et groupes ethniques attirés par la devise de l'« égalité raciale » ont sollicité le SEPPPIR récemment créé. Parmi eux, les Juifs et les Tsiganes, peuples déportés et discriminés depuis des siècles en Europe et dans les Amériques; les Palestiniens et les Chinois réclamant l'asile politique; et les Poméraniens qui avaient conservé des éléments de la langue et du style de vie de l'Allemagne rurale du XIX^e siècle en plein cœur du sud du Brésil. Ces requêtes ont obligé le SEPPPIR à repenser son programme politique et à étendre son action à d'autres segments de la société.

Parmi ces nouveaux sujets politiques, les Tsiganes sont ceux qui ont le plus défié l'imagination de ceux dont la tâche est de formuler ces politiques publiques. Ils avaient en effet une demande précise et surprenante pour le ministère, en

brésilienne. Cette hyper-simplification est en accord, d'une part, avec les disputes classificatoires et, d'autre part, avec la définition générique du terme « tsigane » au Brésil, c'est-à-dire une catégorie englobante dans laquelle tous se reconnaissent malgré les significations négatives qui lui sont associées.

6. Ndt : historiquement descendants d'esclaves fugitifs, les *quilombolas* sont devenus aujourd'hui une catégorie politique au Brésil. En effet, la reconnaissance officielle des *quilombos* et de leurs habitants – *quilombolas* – implique la reconnaissance du droit à la propriété de la terre à des familles noires établies notamment dans les campagnes et ayant des liens avec le passé de l'esclavage.

7. Ndt : personnes d'ascendance indigène établies sur les berges des cours d'eau dans le Nord du Brésil, vivant avant tout de la pêche et de la collecte de produits végétaux.

8. L'article 215 de la Constitution brésilienne de 1988 établit ainsi : « § 1. L'État protégera les manifestations des cultures populaires, indigènes et afro-brésiliennes, et celles d'autres groupes participant au processus civilisateur de la nation. § 2. La loi ordonnera des dates commémoratives hautement significatives pour les différents segments ethniques nationaux ». Ce dispositif constitutionnel garantit la célébration du Jour de l'Indien (19 avril), du Jour de la Conscience noire (20 novembre) et, plus récemment, du Jour national du Tsigane (24 mai).

raison surtout des formes d'organisation et d'association inhabituelles qui la nourrissait, de leur capacité à mobiliser très rapidement des réseaux nationaux, mais aussi internationaux, denses et étendus. Des appels téléphoniques émanant d'organismes publics et de militants politiques basés dans différents pays, et donc dans différentes langues, transformaient en effet le SEPPPIR en un vrai standard permanent et transnational. Et leurs auteurs exigeaient d'avoir affaire à des interlocuteurs hautement qualifiés – parfois bien au-delà des compétences techniques des membres de ce groupe ministériel.

Comme si cela ne suffisait pas, les agents gouvernementaux confrontés à la proposition de nouvelles mesures ont commencé à s'adresser à la figure emblématique du *représentant*, celui qui parle au nom de tous, du leader qui, par son corps, incarne l'intérêt collectif. Pourtant, dans les arènes publiques (Cefaï, Mello, Mota & Veiga 2011), on voyait nettement apparaître les vigoureux clivages, les segmentations internes et l'évidente dispersion des différents groupes tsiganes, avec une profusion de réseaux en rhizome et d'alliances inattendues, de styles particuliers et d'oppositions quasiment inconciliables. Parfois, l'expression des sentiments moraux, la demande de respect ou la soif de reconnaissance cèdent la place à des rivalités entretenues, basées sur les traits diacritiques des groupes et sous-groupes, requérant alors des modes efficaces d'administration et de résolution de conflits qui ne sont pas toujours connus des *Gadjé*.

Lors des entretiens menés au SEPPPIR, les assistants et les techniciens ont été unanimes à souligner les difficultés qu'ils rencontraient avec les Tsiganes. Ils ont indiqué qu'ils ne disposaient pas des indispensables connaissances leur permettant de mieux saisir l'inquiétant, et jusque-là fugitif, univers dans lequel ils devraient agir dans l'exercice de leurs fonctions, afin de mettre en œuvre un programme politique symbolisé par la fondation elle-même du Secrétariat. Ils n'ont pas tardé à devoir faire face à d'autres problèmes : aux conflits internes omniprésents sont venues s'ajouter l'inconsistance et la faible fiabilité des informations sur les Tsiganes au Brésil. La mobilité des groupes et le fait que les individus ne détiennent pas de papiers rendaient difficile, de fait, l'obtention de données sûres concernant les caractéristiques de la population et sa distribution sur le territoire national.

Une enquête auprès des organismes d'appui à la recherche et dans les banques de thèse des institutions d'enseignement supérieur a en outre révélé à l'équipe technique que la production scientifique sur les Tsiganes au Brésil en était encore à ses débuts – tant dans leurs dimensions historique, économique, politique, sociologique qu'artistique et culturelle. Tout ceci rendait encore plus délicate la formation d'une masse critique permettant aux agents fédéraux de garantir une interlocution compétente, c'est-à-dire capable de comprendre, résoudre, gérer et répondre de manière satisfaisante aux demandes croissantes de ces groupes.

Ces lacunes mises en évidence, le SEPPPIR s'est stratégiquement efforcé d'identifier les chercheurs qui, à l'échelle nationale et internationale, travaillaient

sur ce thème pour ensuite les réunir lors de deux séminaires thématiques en 2007. Les administrateurs prétendaient ainsi non seulement obtenir un ensemble de données et de références précises (ce qui leur paraissait indispensable pour faire avancer de façon efficace les tâches qui s'accumulaient), mais aussi donner une visibilité internationale aux actions en aux politiques publiques en faveur des Tsiganes mises en œuvre par le gouvernement brésilien. Des changements intempestifs dans la structure ministérielle ont cependant empêché de concrétiser ces initiatives dans le cadre du gouvernement fédéral, interrompant alors une discussion encore en état de gestation⁹.

Les liturgies de la reconnaissance

La première célébration du Jour national du Tsigane s'est déroulée sur l'Esplanade des Ministères, à Brasília, le 24 mai 2007. Initialement prévue au Salon noble de l'Itamaraty, siège du ministère des Affaires étrangères, la programmation a été ensuite transférée au non moins somptueux Salon noir du Palais de la justice. Des représentants de divers ministères et administrations fédérales, réunis sous l'égide du SEPPPIR, ont participé à cette cérémonie destinée à recevoir, en grande pompe, quelque 80 leaders tsiganes venus de toutes les régions. Le changement de scène rituelle a été une mesure intelligente, car les Tsiganes n'étaient ainsi pas perçus comme une sorte de délégation étrangère et traités comme une question diplomatique. Au contraire, ils étaient présentés, pour la première fois, comme des sujets ayant des droits ; dignes donc, de l'attention du ministère de la Justice.

Parmi les militants présents, se trouvait Mio Vacite, fils de Yougoslaves, président de l'Union tsigane du Brésil (*União Cigana do Brasil*) et, depuis la moitié des années 1980, pionnier des mobilisations politiques de cette minorité ethnique au Brésil. Ce célèbre musicien a été l'un des responsables du *happening* qui a donné un ton festif à cette cérémonie formelle. Le violoniste, accompagné de sa troupe, l'Enchantement tsigane (*Encanto Cigano*), au son des guitares et de l'accordéon, et entouré de trois danseuses, a montré sa virtuosité et la variété d'un répertoire allant du jazz manouche au flamenco.

Avant même l'arrivée des autorités, les cadences enlevées de la musique, du chant et de la danse avaient entièrement conquis les personnes présentes, bouleversant ainsi non seulement le cérémonial, mais aussi l'attitude passive qui caractérise l'attente, une attitude qui marque les rites de la société hiérarchique et indique l'asymétrie des positions. Sur un rythme joyeux, les Tsiganes se sont

9. Matilde Ribeiro, militante du Mouvement noir à São Paulo diplômée de Service social, a pris la tête du tout nouveau SEPPPIR en 2003, sous le premier mandat du Président Lula. Après la réélection de ce dernier, elle conservera son poste jusqu'au 1^{er} janvier 2008, date à laquelle elle quitte le ministère en raison d'un scandale politique, amplement répercuté par les médias nationaux, déclenché par l'usage abusif de la carte bancaire de fonction.

approprié la scène publique en brisant le protocole : ils se sont présentés en grand apparat, pour le plus grand plaisir des photographes et des cameramen, tandis que le reflet des robes multicolores des danseuses éclairait le marbre noir du noble salon.

La couverture de cette importante et inédite solennité par les médias n'a cependant eu qu'une portée limitée, puisqu'elle a été uniquement le fait des organes officiels de communication. L'absence des grandes chaînes de télévision privées et des journaux les plus lus dans le pays, loin de passer inaperçue, a suscité des commentaires ironiques chez les participants : « Le Tsigane fait seulement l'événement quand il est mêlé à des désordres, à la rubrique policière ». La musique joyeuse s'est interrompue à l'arrivée des autorités, cédant la place à l'Hymne national, entonné également par les Tsiganes. La présentation au microphone de leurs représentants ainsi que des postes qu'ils occuperaient au gouvernement a ensuite retenu l'attention des spectateurs.

Le timbre spécialement conçu par l'Entreprise brésilienne de postes et télégraphes (ECT) a été le grand artefact symbolique de ce rite inaugural d'un calendrier rénové par la geste civico-politique de la reconnaissance. Dans son allocution, son président de l'époque, Carlos Henrique Custódio, a souligné l'importance de la philatélie, en tant qu'expression artistique, historique et culturelle cultivée par les peuples, dans les échanges économiques, politiques et sociaux. Exposant ensuite longuement les raisons pour lesquelles l'ECT se joignait aux hommages, en cherchant à justifier la décision, inédite dans la philatélie brésilienne, de représenter ce peuple, il a soutenu que le choix d'un timbre et la promesse de sa diffusion témoignent d'une dette envers les Tsiganes.

Son discours a utilisé le topique de la mobilité des groupes et, à partir d'une fascinante analogie entre le métier de facteur et les allées et venues des caravanes, le plus haut représentant de la Poste s'est référé à l'entreprise comme à des « Tsiganes de la communication ». Alors que les Tsiganes étaient exaltés en tant que messagers – donc dignes de confiance et dépositaires de la foi publique – il a fait remarquer que ce groupe était curieusement connu comme des « sans code postal », précisément parce qu'ils ne se fixent pas sur le territoire. D'où l'importance redoublée du timbre et de l'hommage aux Tsiganes dans la philatélie.

Cette cérémonie publique pour le lancement d'un timbre n'aurait pas été complète sans l'impression des premières marques et oblitérations, à l'aide d'un tampon spécialement conçu pour l'occasion, que les autorités gouvernementales et des personnalités compétentes ont exécutées d'un geste rituel. Comme le recommande l'étiquette, des discours valorisant la philatélie en tant qu'expression des différentes cultures et pays ont été prononcés. La circulation des timbres au-delà des frontières nationales serait, en elle-même, emblématique du droit de visite, de l'accès aux lieux, des formes d'accueil et de reconnaissance, des tarifications

douanières et des actes notariés, faisant ainsi partie des rites d'hospitalité, des conventions commerciales et d'un circuit mondial d'échanges.

Cette cérémonie publique pour le lancement d'un timbre n'aurait pas été complète sans l'impression des premières marques et oblitérations, à l'aide d'un tampon spécialement conçu pour l'occasion, que les autorités gouvernementales et des personnalités compétentes ont exécutées d'un geste rituel. Comme le recommande l'étiquette, des discours valorisant la philatélie en tant qu'expression des différentes cultures et pays ont été prononcés. La circulation des timbres au-delà des frontières nationales serait, en elle-même, emblématique du droit de visite, de l'accès aux lieux, des formes d'accueil et de reconnaissance, des tarifications douanières et des actes notariés, faisant ainsi partie des rites d'hospitalité, des conventions commerciales et d'un circuit mondial d'échanges

Dans la mesure où elle unit différentes générations autour d'un goût commun dépendant fondamentalement de l'interaction sociale, la philatélie constitue une vraie « passion ordinaire », pour reprendre l'expression de Christian Bromberger (1998). En mobilisant personnes âgées et enfants sur les marchés aux puces et dans des circuits d'expositions, les collections de timbres forment un système d'objets directement lié à la construction de la subjectivité et à l'adhésion aux thématiques imprimées sur papier – telle un cadre de référence et de mémoire. Selon Jean Baudrillard, la collection, en elle-même, est faite d'une succession d'éléments, mais son objectif final réside dans la personne du collectionneur : « On se collectionne toujours soi-même » (Baudrillard 1968 : 108-110). C'est à travers la philatélie, la numismatique, l'héraldique, les drapeaux et les généalogies que la « passion classificatoire » des collections se manifeste dans toute sa richesse et ses détails. Avec elles et devant elles, les peuples se reconnaissent et se font connaître.



Photos 1 et 2 : Timbre commémoratif du Jour national du Tsigane et fête officielle de son lancement à Brasilia (M. A. S. Mello, 24 mai 2007)

Le timbre portait l'image du drapeau tsigane ondoyant sur la carte du Brésil. En accord avec les propos des leaders tsiganes brésiliens, les responsables de la cérémonie affirmaient que le drapeau avait été instauré lors du *First World Romani Congress* réalisé à Londres en 1971¹⁰. Le pavillon bleu et vert, avec une grande roue rouge au centre et un axe à seize rayons, a été hissé à côté du drapeau national et de l'étendard de la Poste dans le Salon noir du Palais de la justice, formant ainsi un décor pour la tribune réservée aux discours des autorités.

Le protocole – une instance chargée d'organiser cette réception solennelle et de veiller à ce que la succession de ses différentes phases satisfasse les deux Secrétariats spéciaux de la Présidence de la République – faisait de son mieux pour donner aux invités des explications concernant les symboles exposés. L'héraldique du drapeau tsigane a fait l'objet d'une exégèse élaborée de la part de représentants des ministères, à partir de lieux communs et d'informations largement diffusées par les sites Internet du mouvement. D'après celle-ci, la moitié supérieure bleue se rapporterait au ciel et signifierait la liberté et la paix, valeurs présentées comme fondamentales aux Tsiganes; tandis que le vert de la partie inférieure renverrait à la nature et aux routes explorées par les caravanes. Au centre, la roue rouge symboliserait la vie, la continuité de la tradition, le chemin parcouru et à parcourir; les rayons de l'axe, enfin, représenteraient la force du feu, la transformation et le mouvement constant.

Ivair Augusto Alves dos Santos, adjoint au Secrétariat spécial des Droits de l'homme (SEDH), a mentionné l'holocauste tsigane pendant la Seconde Guerre mondiale, presque oublié. Il a ensuite lu une prière à sainte Sara Kali, figure de dévotion non reconnue par l'Église catholique, mais dont la date festive a été choisie, sous la pression d'une famille kalderash, un sous-groupe rom, comme Jour national du Tsigane.

Le culte à sainte Sara Kali est en effet récent au Brésil, et il fait l'objet d'une imposante célébration organisée par l'avocate et militante tsigane Mirian Stanescon au parc Garota de Ipanema, en bord de mer, dans la zone noble de Rio de Janeiro. La prééminence qu'il a acquis sur les nombreuses autres dévotions des Tsiganes au Brésil – Nossa Senhora das Graças au quartier Catumbi, Nossa Senhora Aparecida à São Paulo, Divino Pai Eterno à Goiás, Padre Cícero au Nord-Est, etc. – résulte de l'adoption du 24 mai comme date commémorative du groupe¹¹. Celle-ci est par ailleurs venue éclipser le 8 avril qui, en référence au *First World Romani Congress*, avait été instituée depuis le début des années 2000 comme Jour international du Tsigane à l'initiative des activistes Grattan Puxon et Pandit Rishi¹².

10. Ce qu'on appelle aujourd'hui le *First World Romani Congress* a en réalité été une réunion qui, seulement des années plus tard, serait considérée comme « le premier congrès tsigane » par les militants roms de l'Europe de l'Est. Un texte important sur ce thème a été écrit par Acton & Klímová (2001).

11. Ndt: Le 24 mai est la date de la procession de Sara au pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer (France).

12. Les spécialistes ont attiré l'attention sur le fait que la date du 8 avril est en train de devenir mythique, tout aussi mythique que ce *First Romani Congress*. Le choix de cette date visait d'ailleurs à rendre hommage au Tsigane

L'acteur Sérgio Mamberti, secrétaire de l'Identité et de la diversité culturelle (SID/MinC), représentant le ministère de la Culture, a célébré le lancement du 1^{er} Prix des cultures tsiganes, doté d'un montant de 200 000 reais, en tant que premier appel d'offre gouvernemental sur des projets se rapportant spécifiquement au thème de l'ethnie¹³. La ministre Matilde Ribeiro a ensuite expliqué comment le SEPIR affrontait des enjeux inattendus, tels que l'émergence complexe d'identités jusque-là voilées par une idéologie du métissage qui revêt le « peuple brésilien » de tons monochromes.

L'éloge du mélange permet de fait de dresser un beau tableau romantique, et il constitue éventuellement un dispositif idéologique stratégique dans la construction d'une identité nationale. Toutefois, face à la trame des identités singulières tissées dans le monde contemporain, le modèle actuellement en vigueur tend à nier les ressemblances, préférant mettre l'accent sur des différences qui légitiment l'attribution de droits, ce qui produit alors des sens politiques distincts, conflictuels et contradictoires. Les querelles constantes autour des origines et des continuités servent de justification aux multiples disputes pour le contrôle des ressources et des territoires entre des groupes ethniques et minoritaires – comme si cela était un répertoire indispensable à la construction d'un discours hétérogène dans les termes d'une « politique du signifié »¹⁴.

En tant que leader des Tsiganes, l'avocat Cláudio Iovanovichi, président de l'Association de préservation de la culture tsigane (APRECI) a été le dernier à prendre la parole et il a commencé son discours en faisant une irréprochable salutation en Romani. Cette langue, particulièrement adéquate à la liturgie politique de la célébration d'une identité dans la différence, avait soigneusement été choisie pour l'occasion. Bien que cette minorité ethnique n'ait jamais fait l'objet d'un recensement spécifique ou même de statistiques officielles, le militant a estimé que les Tsiganes au Brésil sont environ au nombre d'un million et que 600 000 sont sans domicile fixe. Le pays, « un enfant de 500 ans », est en train de donner l'exemple au monde, a-t-il ajouté, et les préjugés sont encore vivaces dans de nombreux pays, surtout en Europe de l'Est où les États nationaux considèrent les Tsiganes comme un problème. L'orateur a enfin insisté sur le caractère problématique du rapport des Tsiganes avec les administrations de l'État, en raison de leur difficulté à former des représentations consensuelles et des diverses tentatives de prise de contrôle. Il s'approchait ainsi de la topique anarchiste qui considère la délégation du pouvoir de décision comme une forme

anglais Jem Mace (1831-1910), un boxeur considéré comme l'un des pionniers de cette modalité sportive, qui se présentait sur les rings comme *The Gypsy*. L'adoption d'une date célébrant une personnalité publique éviterait assurément les tensions résultant de filiations religieuses, idéologiques ou politiques différentes.

13. En mai 2007, la valeur totale du prix correspondait à 75 770 euros. Chacun des 20 candidats sélectionnés recevrait 10 000 reais pour son projet culturel, soit l'équivalent de 3 788 euros.

14. Expression forgée par Clifford Geertz dans son analyse de la construction utopique d'une identité nationale – dans ce cas, l'Indonésie – autour du slogan « un peuple, un pays, une langue ». Geertz 1973 : 315.

d'aliénation politique. « Notre patrie est le lieu où sont nos pieds », a-t-il conclu, en citant la petite phrase du Tsigane et écrivain canadien Ronald Lee.



Photo 3 : Des groupes roms et calons posent pour les photographes à l'intérieur du Palais de la justice, à Brasilia (F. B. Veiga, 24 mai 2007)

Conformément au protocole de la Poste, Cláudio Iovanovichi et les autres autorités ont alors été invités à procéder aux premières oblitérations du timbre commémoratif sous les applaudissements enthousiastes du public. Parmi plus de quatre-vingt militants présents se trouvaient Jesus Manoel Sales, leader de la communauté des Calons de Goiás; Fernando Calon, représentant des Tsiganes du Rio Grande do Norte; Jorge Dantas, leader de ceux du sud de Bahia; Yáskara Guelpa, du Centre d'études et de revitalisation (*resgate*) de la culture tsigane (CERCI) de São Paulo; et père Wallace do Carmo Zanon, directeur exécutif de la Pastorale des nomades liée à la Conférence nationale des évêques du Brésil (CNBB).

Le clou du spectacle était encore à venir: l'émouvant solo *a capela* de Yago Piemonte, du duo *sertanejo*¹⁵ Yago & Santhiago, a bouleversé tous les spectateurs. Les paroles de Guto Franco, fils de Moacyr Franco¹⁶, composées spécialement pour les débuts du jeune chanteur calon dans le monde artistique, constituent un provocant dialogue imaginaire, représentant une rencontre fortuite entre

15. Ndt: musique de type *country* caractéristique de l'intérieur du Brésil (*sertão*).

16. Moacyr Franco est un chanteur, compositeur, acteur et présentateur, qui travaille, depuis les années 1960, pour des émissions populaires à la télévision brésilienne. Il a également écrit pour le chanteur Yago une version en portugais de « My Way » (« Comme d'Habitude ») (Claude François – Jacques Reveau – Paul Anka). Sous le titre « *Eu Quero Agora* » (« Je veux maintenant »), les paroles font référence aux nouvelles demandes politiques des Tsiganes: « Je veux regarder et voir/Je veux lire et comprendre/Je veux prier et croire/Je veux vivre et être ensemble/Je veux rester ou bien aller loin/Mais je le veux maintenant! » (« *Eu quero olhar e enxergar/Eu quero ler e entender/Eu quero orar e acreditar/Quero viver e conviver/Quero ficar ou ir emboral Mas quero agora!* »).

un Tsigane – amateur de l'« art fin de la liberté », selon les mots de l'écrivain Guimarães Rosa – et un *Gadjo* arrogant qui l'interpelle brusquement :

JE SUIS TSIGANE, Guto Franco¹⁷

*Je Marchais
Seul j marchais
Quelqu'un s'est arrêté
En face de moi
En me poussant
En me demandan
– 'Qui êtes-vous
Pour être si défférent ?
Pourquoi uilisez vous un foulard, des
boucles d'oreilles et cette cape ? ...
Alors, j'ai libéré
mon chant !*

*Je suis tsigane
Enfant des choses les plus libres
Je viens avec le vent te les apporter où tu vis
Si tu crois en moi
J'emplirais tes rêves de mélodie
Et quand tu retourneras vers ton peuple
Tu emporteras aussi un nouveau jour
Je suis tsigane
Et je danse sur le feu et sur la terre
J'apporte à celui qui souffre la part
D'un autre printemps
Je suis tsigane
Avec ton sourire, la foi et la magie
Car dans ton cœur
Il y a un ami fait du jour nouveau
Ole !!!*

L'assemblée dispersée, des groupes de Roms et de Calons ont tenu à se faire photographier en prenant stratégiquement position de part et d'autre du panneau annonçant le Jour national du Tsigane, ce qui mettait en valeur la conjonction de leurs efforts sans pour autant abdiquer de leurs différences internes, de leurs préférences et de signes extérieurs d'appartenance visibles dans les habits et parures. Au cours des mois qui ont suivi la fête officielle, les Tsiganes brésiliens n'ont cependant pas manqué d'être déçus par leurs multiples visites aux agences postales, y compris les agences spécialisées en produits philatéliques. Et ils ont découvert que le timbre, créé uniquement pour la cérémonie à Brasília, n'entrerait jamais dans le circuit national de diffusion et qu'il était même absent du catalogue philatélique brésilien. Une fois de plus, les avantages politiques qu'ils escomptaient retirer de leur reconnaissance publique s'évanouissaient.

17. *Eu vinha andando/Sozinho andando/Alguém parou/Na minha frente/Me empurrando/Me perguntando/– Quem é você/Tão diferente?/Porque usa lenço, brinco/E esse manto?.../Então soltei meu canto!– Eu sou cigano/ Filho das coisas mais livres/Venho do vento trazê-las aonde vives/Se acreditares/Encho teus sonhos de melodia/E quando fores pro teu povo/Levarás também um novo dia/Eu sou cigano/E danço no fogo e na terra/Levo a quem sofre a porção/De outra primavera/Eu sou cigano/Com teu sorriso, fé e magia/Porque dentro do teu peito/Há um amigo feito novo dia/Olé!!!*

Dans les antichambres du pouvoir

Dans les coulisses de la grande scène publique, au moment-même où se terminait la fête à Brasilia, des rumeurs concernant un conflit interne se propageaient par le bouche à oreille. L'absence de l'avocate et militante kalderash Mirian Stanescon Batuli de Siqueira, déjà mentionnée plus haut, à cette importante cérémonie officielle traduisait les polarisations et attisait les différences entre les groupes qu'avaient déclenchées les vives discussions autour du timbre et d'un prosaïque livret. La proposition de faire figurer sainte Sara sur le timbre avait en effet aussitôt été rejetée par la plupart des Tsiganes arguant qu'il s'agissait d'un cachet fédéral sur lequel on ne pouvait apposer une icône religieuse. Lors d'un atelier organisé quelques jours auparavant par le SEPPIR, le livret intitulé *Peuple tsigane : un droit entre tes mains (Povo cigano : um direito em suas mãos)*, qui contenait diverses recommandations sur les droits de l'homme et était présenté par la Fondation sainte Sara Kali, avait de la même façon été écarté par les autres leaders (Siqueira 2007).

Deuxième cérémonie nationale : Rio de Janeiro 2008

Un an après, tout avait changé. Grâce à son sens de l'opportunité et à sa capacité de tirer parti de la situation, Mirian Stanescon était parvenue à faire imprimer le livret par les instances gouvernementales qui le distribuèrent dès la commémoration suivante du Jour national du Tsigane, en mai 2008. Cette militante avait également réussi à obtenir que la célébration officielle n'ait plus lieu au District fédéral, à Brasilia, mais à Rio de Janeiro. Malgré l'opposition d'une grande partie des membres du mouvement tsigane, la cérémonie aurait alors lieu dans le cadre de la fête que la militante organisait ces dernières années, autour d'une image qu'elle a fait ériger elle-même dans une petite grotte du parc Garota de Ipanema, à la plage d'Arpoador, l'une des adresses les plus cotées de la ville.

Les fonctionnaires de la bureaucratie d'État pensaient jusque-là qu'il était difficile de dialoguer avec les Tsiganes. Ils finirent toutefois par trouver, à travers la militante kalderash, un moyen d'accomplir les objectifs qu'ils s'étaient fixés. Cette option comportait cependant des inconvénients, en l'occurrence celui d'une représentation politique controversée. Mirian Stanescon, faisant preuve d'une grande intelligence sociologique, s'est immédiatement présentée comme *la* représentante la plus qualifiée pour personnifier les demandes – demandes qui n'étaient plus exactement celles des Tsiganes, mais plutôt celles du marketing institutionnel du SEPPIR et du SEDH.

De manière convaincante, la militante se disait donc capable de répondre aux sollicitations d'un gouvernement fédéral désireux d'ouvrir une ligne d'action

politique jusque-là inexplorée. Tirant profit des difficultés à faire émerger un leader tsigane hégémonique consensuel – une fiction de la cosmologie de la modernité étant, pour l'État-nation, la figure emblématique du représentant – l'avocate a su percevoir les points faibles de l'organisation et du système de représentation qui balise les groupes. Exploitant les failles de l'appareil d'État, elle a alors commencé à se présenter comme « la reine des Tsiganes du Brésil »¹⁸. Pour construire la représentation d'une nouvelle identité (Goffman 1973), Mirian Stanescon a exploré les stéréotypes positifs des Tsiganes comme amateurs de fête, de magie, d'abondance, de liberté et de spiritualité, en n'hésitant pas à en amplifier les accents romanesques.

Face à la méfiance réciproque du gouvernement et des Tsiganes, et avec une grande perspicacité, Mirian Stanescon a élaboré un programme d'actions dont elle s'est servie comme d'une tactique en sa faveur : prendre des décisions, mettre des thématiques à l'ordre du jour, utiliser au mieux des ressources et établir un calendrier, sans qu'il n'y ait toutefois jamais de consultation ni de discussion collective. Ce procédé a provoqué une controverse, avec son lot de disputes, conflits et accusations morales, qui s'est transformée en crise dans laquelle y compris des chercheurs ont été entraînés¹⁹. En marge de la politique et en dehors de ce drame social, les Tsiganes calons de Catumbi, eux aussi directement liés au système judiciaire de Rio par leurs professions²⁰, ont une fois de plus préféré se maintenir à l'écart de cette « communauté d'affliction » (Turner 1968a), en demeurant sur la réserve et dans l'anonymat.

Le gouvernement brésilien a, pour sa part, fait un choix tragique dans un contexte de politique de reconnaissance. L'accréditation de Mirian Stanescon en tant que représentante des Tsiganes a en effet semé la discorde, favorisant le factionnalisme et le népotisme d'un groupe kalderash ainsi que ses prétentions hégémoniques²¹.

18. À propos de la question « les Gitans ont un roi ou une reine », l'anthropologue Marc Bordigoni remarque que « ce mythe d'un roi ou d'une reine est un beau thème littéraire et journalistique. Il participe de la mise en valeur de la présence tsigane aux Saintes-Maries-de-la-Mer : en 1905, le *Petit Journal* titre sur cette "élection annuelle de la Reine des Tsiganes". À partir du moment où ce thème s'impose dans l'imaginaire occidental, il y a eu des Tsiganes pour le reprendre et le faire fructifier, parfois pécuniairement, mais surtout symboliquement » (Bordigoni 2007 : 110). Cependant, la question des « rois des Tsiganes » est peut-être plus complexe et les chercheurs sont loin de l'avoir épuisée.

19. À propos de la densité des conflits, de l'amertume des mécontentes et des accusations corrosives qui touchaient les Tsiganes du Brésil, voir Moonen 2006.

20. Sur les Tsiganes du quartier Catumbi, à Rio de Janeiro, et leur longue et surprenante insertion dans le système judiciaire carioca comme huissiers de justice, voir Mello, Veiga, Couto & Souza 2005 et 2009 ; Souza 2006 ; Mello & Souza 2006.

21. Bien que sa dignité de reine soit questionnée, Mirian Stanescon est reconnue comme kalderash par les Tsiganes. À titre de provocation elle est cependant parfois qualifiée de « libanaise » en raison de son ascendance paternelle. Dans son album de famille, qu'elle a rendu public sur Internet, on voit des photographies de la famille Stanescon à la fin du XIX^e siècle en Russie, avant qu'ils ne migrent au Brésil. Toutefois, ces images, qui ne font aucune référence plus précise à sa *vitsa* (clan ou groupe d'ascendants) ou à son lieu de naissance, ne satisfont pas pleinement la curiosité des experts.

Ainsi, la politique s'était transformée en lutte²², en raison d'actions désastreuses de la part de l'État et de disputes qui désagrègèrent les groupes. Le pas suivant, conséquence logique et perverse des besoins de l'État, a été de s'arroger du droit de juger qui est, ou non, tzigane, en exerçant ainsi une fonction classificatoire qui distingue entre l'authentique et l'inauthentique, le propre et le sale, le pur et l'impur. En s'attribuant ce qui ne peut être conféré que par des pairs – la fonction de représentation – le gouvernement s'est accaparé le pouvoir de légiférer et de nier, à sa convenance, l'auto-attribution identitaire d'autrui, contrariant en cela les dispositifs internationaux²³.

Pour les autres Tsiganes, qui se refusent à accepter l'existence de royautés, le titre nobiliaire dont s'est saisi un clan a été ressenti comme une sorte d'affront. À tout cela, vient encore s'ajouter la prétention d'une femme à être leader dans une société clairement patriarcale, soucieuse des valeurs de la masculinité associées aux chefs de famille: «Ils veulent mettre une jupe sur ma tête!», disent les Tsiganes plus âgés. Ceux-ci ne se sentent pas représentés par quelqu'un qui s'arroge le droit de détenir un titre et des privilèges qui ne sont pas reconnus au-delà d'une parentèle, c'est-à-dire d'un groupe de parents engagés dans une action politique. Pour eux, tous les éléments dont la militante s'est servie pour composer son rôle sont dissonants. La composition d'un personnage type, une sorte de Tzigane prêt-à-porter semble pourtant fort bien convenir aux yeux exotisants des autorités et de leurs commis.

Loin des antichambres des palais de la politique, les bruyants débuts de ces conflits ont toutefois curieusement eu lieu dans les coulisses d'un feuilleton de télévision. La trame de *Explode Coração*, un feuilleton de grande audience présenté entre novembre 1995 et mai 1996, a suscité une action judiciaire, amplement répercutée par les médias, de la Tzigane kalderash contre l'auteur Glória Perez et la chaîne Globo de Télévision. L'avocate a en effet tenté d'empêcher la diffusion des deux derniers épisodes en alléguant, d'une part, que l'auteure s'était inspirée de sa vie pour composer l'histoire de la protagoniste et, d'autre part, que le feuilleton ne respectait pas les traditions de son peuple en montrant, de manière inacceptable, la perte de virginité avant le mariage.

Engagée dans une action d'indemnisation, l'avocate a tenté de qualifier judiciairement la diffusion du feuilleton de dommage moral en prétendant que sa réputation et son honnêteté avaient été touchées. Une ligne de clivage s'est alors constituée au sein de son propre groupe, entre des personnes et des familles qui maintenaient jusque-là des relations proches et partageaient les rites du cycle de

22. Pour une réflexion sur la politique de reconnaissance et la lutte pour la reconnaissance, voir Taylor 2000 (1995), et Honneth 1996. Pour une vision critique du rapport entre reconnaissance et conflit, voir Ricoeur 2004.

23. Ainsi, la Convention 169 de l'Organisation internationale du travail, ratifiée au Brésil par le décret législatif n° 143 du 20 juin 2002, établit que l'identité différenciée doit être uniquement fondée sur des critères d'auto-attribution.

la vie, en se fréquentant lors des baptêmes, communions, mariages, anniversaires et funérailles. Ce recours à une instance hétéronome – le tribunal républicain – a donc contraint les Tsiganes de Rio de Janeiro, qui réglaient et géraient auparavant eux-mêmes leurs conflits, à prendre parti, ce qui a aujourd'hui encore des conséquences néfastes.

D'autres Tsiganes étaient en effet directement associés à la conception, l'élaboration et la production artistique du feuilleton. Mio Vacite lui-même, militant xoraxano, a soutenu Glória Perez devant les tribunaux : son groupe musical participait aux enregistrements de la bande sonore du feuilleton, et profitait ainsi de la publicité donnée par une diffusion en première partie de soirée. Le musicien, qui dirige l'Union tzigane du Brésil, a déclaré aux journaux : «...depuis 1987, nous essayons d'en finir avec l'idée que les Tsiganes sont tous des malins et des fourbes. Et cette dame arrive maintenant en voulant extorquer de l'argent à la TV Globo et à Glória Perez. Cela, c'est rendre un mauvais service à notre peuple » (Moonen 2006).

Dans cet extrait de l'interview qu'il a donnée, Mio Vacite se réfère d'un ton incisif à l'une des premières mobilisations politiques des Tsiganes brésiliens. Il s'agit d'une lettre, adressée au philologue et dictionnariste Aurélio Buarque de Holanda Ferreira, demandant une révision du dictionnaire de la langue portugaise le plus populaire au Brésil et priant d'éliminer les connotations négatives de la définition de tzigane : « rusé, coquin, dupeur, malin, tricheur » ou « commerçant d'objets dérobés ». Ses auteurs exigent également qu'elles disparaissent des articles des dérivés du mot, tels que *ciganaria* et *ciganice*, signifiant « tromperie en achats ou ventes, friponnerie, tricherie, mendicité », ce dernier terme étant défini comme « demander avec impertinence ou jérémiades » (Ferreira 1975 : 326, 1063).

Cette demande de nettoyage moral, parfois jugée mineure, a été exaucée en 1988, lors de la sixième impression de la seconde édition du dictionnaire. Paulo Verani, Oswaldo Macedo, Mio Vacite et Antonio Guerreiro, entre autres, ont agi dans bien des circonstances comme des entrepreneurs de morale (Becker 1985 : 171-188) cherchant à se libérer de la stigmatisation et des stéréotypes négatifs envahissants qui accompagnent partout ce groupe.

Une dévotion au bord de la mer

La célébration du Jour national du Tzigane en 2008 a marqué l'entrée en scène de nouveaux acteurs politiques. Outre les représentants des ministères de Brasília, se pressaient également des personnalités du gouvernement de l'État de Rio de Janeiro – sans compter la présence d'un public considérable. Une invitation du Secrétariat de cet État chargé de l'assistance sociale et des

droits de l'homme circulait sur Internet et dans des boîtes à lettres, annonçant un programme qui mêlait activités religieuses et politiques :

La Secrétaire d'État de l'assistance sociales et des Droits de l'homme
Benedita da Silva
La Présidente de la Fondation Santa Sara Kali
Mirian Stanescon

Vous invitent à participer à la commémoration du Jour national du Tsigane et à l'hommage à sainte Sara Kali, patronne du peuple tsigane.

Date : samedi 24 mai 2008 à partir de 16h.

Local : Parc Garota de Ipanema – Plage de l'Arpoador – Rio de Janeiro – RJ

PROGRAMME

16h – Prière à Sainte Sara Kali, avec combustion de Karma, bénédictions et consécration des personnes avec du pain, du vin et des fruits, lors d'une cérémonie tsigane authentique et sacrée menée par une tsigane royale – Mirian Stanescon ;

18h – Lancement officiel du livret *Peuple Tsigane* – Secrétariat spécial des Droits de l'homme ;

– Lancement de la campagne contre la discrimination des Tsiganes à l'accueil des services de santé et, aussi, de la Carte de santé du SUS pour des Tsiganes – ministère de la Santé.

– Remise du Prix Cultures tsiganes - ministère de la Culture.

19h30 – Concerts de musique et de danse tsigane.

Mirian Stanescon a trouvé, dans une petite grotte de la pointe de l'Arpoador, le décor de carte postale idéal pour accueillir une image de sainte Sara Kali. Un culte célébré depuis le début du xx^e siècle aux Saintes-Maries-de-la-Mer, dans la Camargue française –culte associé aux représentations du littoral et diffusé comme un projet touristique pour la région²⁴– a ainsi été apporté sur une plage très fréquentée de Rio de Janeiro, où touristes, visiteurs et surfeurs applaudissent le coucher du soleil pendant le week-end²⁵.

Avant même l'heure fixée, les fidèles s'étaient déjà agglomérés au bord de la mer, en attendant le début des célébrations en l'honneur de sainte Sara Kali au parc Garota de Ipanema²⁶. Le public était principalement formé de femmes de classe moyenne venues des quartiers les plus chics de la ville – nombre d'entre elles

24. À propos de la formation du culte à sainte Sara Kali en Camargue et de son incorporation aux fêtes locales par les Tsiganes, à partir de l'œuvre et de l'action du folkloriste Marquis de Baroncelli-Javon, voir Bordigoni 2002-2003.

25. Le groupe Amis de Sainte Sara (GRASSA), réuni par Mirian Stanescon, célèbre une « chaîne de prières » à l'Arpoador le 24 de chaque mois, comprenant des offrandes, prières, *combustion du Karma* et ronde avec des danses tsiganes en fin d'après-midi.

26. Le parc Garota de Ipanema, situé entre l'avenue Francisco Bhering et la rue Francisco Otaviano, et placé sous l'administration de la Fondation des parcs et jardins de la mairie de Rio de Janeiro, ouvre tous les jours. Ce parc couvre 2 ha 58, et fait partie de la Zone de protection environnementale (APA) des pointes rocheuses de Copacabana et Arpoador. Son nom est un hommage à une célèbre chanson de Tom Jobim et Vinicius de Moraes, un succès international de la bossa-nova, et aussi à sa muse inspiratrice Helô Pinheiro.

portaient une jupe longue, des foulards colorés, étaient fortement maquillées et arboraient des bijoux fantaisie dorés. Contrites devant l'image de la sainte, elles se disputaient l'espace pour dire leurs prières, allumer des bougies et de l'encens, composant une sorte de tableau vivant près de la petite grotte transformée en un sanctuaire soigneusement orné et éclairé.



Photos 4 et 5 : Fête de sainte Sara Kali à l'Arpoador : entre catholicisme populaire, umbanda et mysticisme des religions *New Age* (F. B. Veiga, 24 mai 2008)

Dans cet oratoire en quelque sorte sculpté sur le rocher vivant de l'Arpoador, des tissus fins aux tons bleuâtres représentaient les vagues de la mer, tandis que des étoiles en papier descendaient de la paroi supérieure, comme des astres sous la voûte céleste. La liturgie conduite dans le refuge du sanctuaire évoquait une scène d'apparition en miniature, l'une des formes les plus répandues de la manifestation de la divinité dans la tradition chrétienne.

Des nappes blanches, prêtes à recevoir les offrandes, ont été étendues. Autour des compositions de fruits et des corbeilles, des chandelles multicolores, des coupes et des bouteilles de vin mousseux, des tiges de blé, des cartes à jouer et des messages de vœux manuscrits étaient soigneusement disposés par terre. Tout cela laissait entrevoir que la fête n'était pas seulement consacrée à sainte Sara Kali, mais aussi aux « esprits tsiganes » invoqués lors du rite propitiatoire. Ces « phalanges spirituelles » ont rejoint très récemment le panthéon des entités de l'Umbanda, une forme religieuse nettement brésilienne qui associe des éléments du catholicisme populaire (la dévotion aux saints), du spiritisme kardéciste (la relation avec le monde des morts) et du culte aux *orixás* africains du Candomblé.

L'Umbanda, qui a établi un système de correspondances entre saints catholiques et *orixás*²⁷, repose sur la croyance qu'au moyen de la transe religieuse, les esprits se manifestent dans le corps de certains êtres humains. Lors du culte, les chants, danses, performances et consultations avec des « entités », telles que

27. Pour une relecture de la question du syncrétisme au Brésil, voir Mello, Vogel & Barros 1993 : 147-156.

caboclos, Indiens, marins, gardiens de bœufs, *erês* (esprits enfantins), *pretos-velhos*, *malandros*, *pombas-giras* et *exus* représentent, de manière dramatique, le « pouvoir des faibles »²⁸ et les variétés de l'expérience mythico-religieuse au Brésil. Plus récemment, en raison de sa haute capacité anthropophage, l'Umbanda a encore absorbé des éléments ésotériques du *New Age* et des religions orientales telles que l'Hindouisme et le Bouddhisme. Et elle a accordé aux « esprits tsiganes » un espace dans les *pejis* (autels) et dans la liturgie, avec l'arrivée de la très récente et très prospère « Ligne de l'Orient ».



Photo 6: Représentations en plâtre de « esprits tsiganes » et de leurs variations iconographiques dans le champ religieux (Blog *Umbanda estudo*, 27 avril 2009)

Celle-ci a suscité la création d'une profusion de nouvelles figures religieuses représentées par des iconographies : la Tsigane aux sept jupes, la Tsigane danseuse, le Tsigane au violon, le pirate, la Tsigane au jeu de cartes... Elle a en outre renforcé l'importance du marché des achats pieux pour les religions afro-brésiliennes²⁹, puisque les fidèles devaient aussi honorer ces « Tsiganes spirituels » – ce qui a provoqué un indéniable malaise dans les *terreiros*³⁰ plus orthodoxes. Ainsi, en réactualisant des stéréotypes positifs associés à ce groupe ethnique (incarnation de l'esprit de la liberté, de la joie, de la musique et de la danse), de nombreuses femmes de la classe moyenne *carioca*, converties à l'Umbanda et à ses médiations mystico-religieuses, se sont découvert une identité rituelle avec les nouveaux esprits de cette « Ligne orientale ». En commençant à se présenter sur la scène

28. Selon Victor Turner, le pouvoir des faibles (*power of the weak*) se réfère aux « attributs sacrés, de manière permanente ou transitoire, relatifs à un statut ou position inférieurs », évoqués dans divers rituels religieux ou politiques. (Turner 1977 : 111)

29. À propos du « marché des *orixás* » et de la relation entre religion et économie dans les cultes afro-brésiliens, voir Mello, Vogel & Barros 1987 et 1993.

30. Ndt: lieux de culte des religions afro-brésiliennes.

publique comme des « Tsiganes d'âme », ³¹ elles ont aussi inauguré une parenté jusqu'alors inédite avec les *terreiros* et les lieux de culte de l'Umbanda.

Cette parenté spirituelle résonne de façon étrange aux oreilles des Tsiganes eux-mêmes. Au moment de l'affirmation positive de leur identité dans la sphère publique, et face à cette croissante et inhabituelle adhésion mystico-religieuse de certains secteurs de la société, ils cherchent paradoxalement à écarter des stéréotypes et idéalizations romantiques de personnages fictifs comme Dara, Esmeralda e Vladimir, à présent convertis en « entités » dans les *terreiros* et les lieux de culte baroques du *New Age*. Critique perspicace de ce processus, le professeur Antonio Guerreiro observe ainsi non sans surprise :

Dans le monde entier, les Tsiganes ne veulent pas s'afficher, ils se montrent très réservés sur leurs origines. Le Brésil est le seul pays au monde où les non-Tsiganes veulent se prendre pour des Tsiganes. Et cela nous est aussi très préjudiciable, peut-être même plus que la persécution! (communication personnelle aux auteurs, 24 mai 2008)

De nombreux leaders calons et roms, présents lors de la cérémonie d'attribution du prix du ministère de la Culture, n'avaient jamais vu ce qui leur semblait d'étranges manifestations d'exotisme de la part des *Gadjé*, une carnavalisation bakhtinienne d'esthétique kitsch en l'honneur d'une sainte tzigane non reconnue par l'Église et dont beaucoup d'entre eux n'avaient jamais entendu parler auparavant.

Des années durant, les militants avaient tout fait pour se débarrasser d'une « identité détériorée » (Goffman 1975) en surmontant leurs divergences internes, en mobilisant les groupes et la société environnante en faveur de leur quête d'une image digne, positive et libérée des accoutrements caricaturaux. Aussi, en tant qu'observateurs critiques et hôtes non invités à l'Arpoador, ils étaient incapables de cacher leur embarras devant la situation (Goffman 1974: 87-100). Sur la place où se tenait la kermesse, avec ses tentes de voyantes et de chiromanciennes ainsi que de nombreux kiosques vendant sucreries, plats typiques, parfums, quincailleries, vêtements, bijouteries et ornements, ils assistaient bouche bée à l'apogée de la cérémonie : la *combustion du Karma* à la tombée de la nuit, dans un grand chaudron en fer d'où s'échappait une dense fumée d'herbes brûlant sur le charbon, et Mirian Stanescon, habillée en « Tzigane » qui aspergeait le public d'eau à l'aide d'une tige de basilic et lui donnait sa bénédiction, telle une prêtresse.

L'organisatrice de la fête, non contente d'incarner une royauté terrestre, y apparaissait alors triomphante. La fusion mystique menait, enfin, à une épiphanie, par l'adoration d'une foule de dévots les mains levées, avides de recevoir ses faveurs, dans une manifestation croissante de ce qu'Émile Durkheim

31. Sur la profusion des « Tsiganes d'âme » et la mode récente des fêtes et des danses tziganes à Rio de Janeiro, associées à la danse du ventre et au flamenco espagnol, voir Bonfim 2002.

appellerait l'« effervescence collective » (Durkheim 2003 : 308). Ainsi, la *Cigana real*, comme l'annonçait l'invitation officielle en se jouant de l'ambiguïté du terme *real* en portugais³², s'exhibait son évergétisme, telle une bienfaitrice donnant sa protection aux fidèles, devant des hommes politiques, bureaucrates, artistes, touristes, passants, baigneurs et curieux.

Quoique jugée trop théâtrale par les autres Tsiganes, la fête apparaissait comme vraisemblable au public et au gouvernement, peu attentifs à la manipulation des stéréotypes au profit de son organisatrice. Celle-ci cherchait à accentuer un clivage interne pour établir une hégémonie familiale sur les autres groupes et organisations. Dénoncer l'équivoque comme une farce n'aurait cependant pas manqué de porter tort aux demandes politiques des Tsiganes eux-mêmes. Il s'agissait en effet d'une célébration convaincante de clichés devant les caméras de télévision, qui recevait l'adhésion de femmes influentes, d'hommes politiques et d'administrateurs publics.

Les militants vivaient un paradoxe, une profonde ambiguïté ; car, dans leur dialogue avec la société, les individus se voyaient imposer un script dont le scénario les obligeait à se situer dans un répertoire convenu. C'était comme si la présence d'importantes personnalités ayant reçu le prestigieux prix Cultures tsiganes était incapable, en elle-même, de transporter l'auditoire. Des Tsiganes avocats, huissiers de justice, professeurs universitaires, écrivains, militants, prêtres, médecins, journalistes, artisans, musiciens, entrepreneurs, commerçants et agriculteurs se trouvaient alors éclipsés par la surabondance des stéréotypes des tant célébrés « esprits de la liberté et de la magie ».

La militante kalderash n'a pas tardé à réapparaître sur scène en invitant joyeusement les autorités à prononcer leurs discours politiques. Placée au centre du parc, la tribune avait été soigneusement préparée, et éclairée, comme une grande tente bleue et blanche, les couleurs de sainte Sara Kali, telle une sorte de fabulation esthétique des campements tsiganes. Mirian Stanescon y a reçu avec enthousiasme entre autres invités : Benedita da Silva, alors secrétaire spéciale de l'assistance sociale et des Droits de l'homme de l'État de Rio de Janeiro, première femme noire venant des bidonvilles cariocas à jouir d'une renommée politique nationale ; l'actrice, chanteuse et militante Zezé Motta, alors surintendante de l'Égalité raciale du même Secrétariat ; Perli Cipriano, sous-secrétaire national de Promotion et défense des Droits de l'homme au SEDH ; Ana Costa, secrétaire de Gestion stratégique et participative du ministère de la Santé ; l'avocate Margarida Pressburger, présidente de la Commission des Droits de l'homme de l'Ordre des avocats du Brésil (OAB), père Wallace Zanon, représentant de la Pastorale des nomades.

Sous le regard incrédule de Tsiganes du Brésil entier, également présents lors de la remise officielle du Prix Cultures tsiganes du ministère de la Culture,

32. Ndt: signifiant à la fois royale et réelle.

l'hôtesse conduisait le cérémoniel de façon tout-à-fait particulière : les autorités étaient présentées une par une, elles recevaient des cadeaux et se relayaient au microphone pour vanter les actions en faveur de la minorité tsigane mises en place par leurs administrations publiques respectives.

Lors de la fête, a ainsi été présenté un dépliant qui « recommande aux services de santé de ne pas conditionner l'accueil et les soins aux Tsiganes à la présentation de papiers et d'une adresse, étant donné que nombreux sont ceux qui n'ont ni registre civil ni adresse fixe ». Ceci afin de faire face au problème du sous-registre civil qui ne permet pas aux Tsiganes, surtout à ceux qui vivent dans des campements et des caravanes, d'avoir accès à des droits fondamentaux. La promesse des administrateurs publics de distribuer aux Tsiganes des fiches d'accueil pour le Système unique de santé (SUS) ne sera toutefois pas tenue. Frans Moonen, anthropologue qui se consacre à l'étude des Tsiganes au Brésil, observe à propos du tract distribué à la fête que :

[...] le ministère de la Santé recommande mais il n'exige rien. Chaque hôpital ou unité de santé soigne les patients tsiganes à sa convenance et aucune sanction n'est prévue contre l'hôpital, le médecin ou l'infirmière qui se refuse à soigner des Tsiganes. Un dépliant plein de bonnes intentions, et rien d'autre. Il reste à savoir combien d'hôpitaux, de médecins et d'infirmières ont reçu ce bout de papier. Et combien, pour cela, vont mieux recevoir les Tsiganes. La réponse, bien entendu, tous les Tsiganes la connaissent déjà. (Moonen 2011 : 13)

Le représentant du secrétariat des Droits de l'homme a distribué des panneaux où était imprimé le texte du décret présidentiel instituant le Jour national du Tsigane. Le drapeau ornant ledit décret voulait propager les droits de la minorité, en reconnaissant les campements en tant qu'habitat légitime, par extension du droit constitutionnel sur l'inviolabilité du foyer. Bien que quelque peu sceptiques quant à l'efficacité de ce dispositif face à la brutalité de l'autorité policière et à la moquerie auxquelles ils sont souvent soumis par les pouvoirs locaux, les Tsiganes ont accepté ces cadeaux de bon gré. Ils ne les ont cependant pas reçus comme des fétiches – ou des épouvantails capables de chasser des maléfices. Dans les campements, sous le signe de la mobilité, de l'errance et du provisoire, les panneaux se transformeraient en un objet décoratif supplémentaire dans les tentes, entre photos de famille, tableaux religieux, tissus étendus, meubles, électroménagers et casseroles soigneusement polies et exposées.

Conscients du caractère de la cérémonie, qu'ils imaginaient solennel, et désireux de se manifester en ce moment, historique et inédit, de reconnaissance culturelle officielle, de nombreux Tsiganes primés avaient préparé des discours en cherchant à être en syntonie avec les compétences rhétoriques exigées. Mais sous la tente de la Tsigane carioca, ils se sont plaints de ne pas pouvoir

s'approcher du microphone, pas même pour remercier. Ils se sentaient une fois de plus privés de ce droit garanti dans les sociétés démocratiques depuis la *polis* grecque : l'iségorie, autrement dit, la liberté de parole également partagée entre tous.

La remise du Prix Cultures tsiganes a donc été l'acmé de la journée avant un dénouement mélancolique pour les Tsiganes, lors d'une cérémonie profitant uniquement et exclusivement à Mirian Stanescon, celle-ci usant des prérogatives de sa condition de membre titulaire du Conseil national de promotion de l'égalité raciale (CNPPIR) ainsi que de la ferveur religieuse éveillée chez les femmes « tsiganes d'âme ». Son discours lors de la fête de sainte Sara Kali a été *pro domo sua*, au bénéfice de sa propre cause, sans aucune référence à la mobilisation collective des Tsiganes ni à d'autres leaders ou associations représentatives.

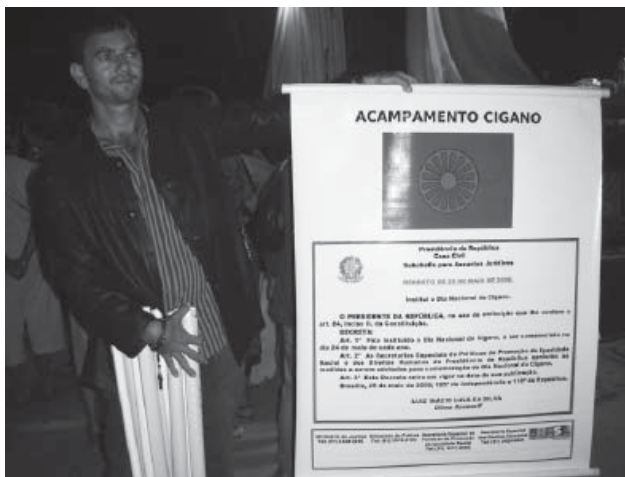


Photo 7 : La remise des *banners* aux campements tsiganes (F. B. Veiga, 24 mai 2008)

Le traitement manifestement très inégal des autorités et des Tsiganes primés a fait l'objet d'un récit indigné de la part d'un leader calon de São Paulo. Les propos de José Daniel Juarez Rolim, une sorte de catilinaire diffusée sur Internet, semblent faire écho aux phrases accusatrices prononcées par Cicéron au sénat romain : « Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience ? Combien de temps encore serons-nous le jouet de ta fureur ? Jusqu'où ira ton audace effrénée ? » :

Je viens vous raconter comment s'est passée la remise du Prix Cultures tsiganes 2007 – Édition João Torres... À l'aller... tout s'est bien passé, à part le changement des billets à São Paulo à cause d'un vol raté. L'hébergement... Un hôtel hospitalier, une bonne chambre confortable et accueillante, une bonne cuisine copieuse et variée. Quant à la remise du prix...

J'ai l'immense regret de vous informer que la remise de prix s'est transformée en un spectacle singulier et pathétique, quelque chose qui ressemblait parfois au pré-lancement d'une campagne électorale, lors de laquelle la « pré-candidate » a même été comparée à « Moïse menant son peuple parmi les aigreur de la vie jusqu'à la terre promise ». Phrase proférée par un pasteur évangélique invité par la promotrice de l'événement, « Mme Mirian Stanescon ». Cette même « évêque », pour employer les mots du pasteur, est l'AVENIR DES TSIGANES³³ au Brésil; ainsi, dépréciant les efforts du GOUVERNEMENT BRÉSILIEN, ce discours était clairement destiné à promouvoir « Mme Mirian Stanescon ». À la fin de son oraison, ce monsieur en est arrivé, de façon absurde, à la nommer « PAPESSE ». Un manque de respect envers la Pastorale de nomades présente à la cérémonie! Et, lors de ce même événement, qui aurait dû être, à mon avis, une cérémonie formelle et bien organisée, on remarquait un certain fanatisme dans l'autopromotion de la « REINE DES TSIGANES », comme « Mme Mirian Stanescon » aime à s'intituler. Elle en est arrivée au point de prendre un rameau de feuillage pour oindre d'eau les participants. Qu'ils le veuillent ou non, ils se sont retrouvés trempés par les jets d'eau lancés sur eux à l'aide des rameaux qu'elle tenait.

Je voudrais vous prévenir que « Mme Mirian Stanescon » tenait à tout instant à réaffirmer que la fête était à elle, car tout convergait vers elle: les différents kiosques vendant des souvenirs de « Mme Mirian Stanescon », des jeux de cartes et des livres (le même que celui qui était divulgué par le projet), des statues de *Sainte Sara*, des bougies qui, selon ce qu'elle a dit au microphone dans l'un de ses appels commerciaux, PLEURAIENT DE L'OR quand on les allumait; et des boissons alcooliques, entre autres choses. Lorsque la dame en question était à la tribune pour présenter des compétiteurs sélectionnés, celle-ci est une fois de plus devenue le centre des attentions, vantant non seulement son image mais aussi celles des fidèles qui ont participé à la chaîne de lumière appelée « GRASSA » (Groupe Amis de Sainte Sara) qu'elle a fondé et qui étaient présents – les amies d'école, le mari, la fille. De façon absurde, elle a informé le public que le projet sélectionné, présenté par sa fille, n'était en fait pas de celle-ci mais de son petit ami, un musicien non tzigane. Je pense que cela est un manque de respect vis-à-vis des Tsiganes présents, car il était clair que les participants physiquement présents devaient s'auto-déclarer tsiganes et ne pas *se servir* d'un Tzigane! Si ce fait ne constitue pas une fraude, c'est du moins un affront fait aux Tsiganes présents.

Et à propos d'affront, je crois que vous serez intéressés de savoir que lorsque nous sommes allés nous asseoir sur des chaises se trouvant sous la tente centrale – moi, DANIEL ROLIM, accompagné d'un autre Tzigane, M. ROGERIO (dont le projet a aussi été sélectionné) – nous avons rapidement été interpellés par des agents de sécurité qui, nous éloignant du lieu, nous ont informé que ces chaises-là étaient réservées aux invités de « Mme. Mirian Stanescon ». Ces invités étaient très bien reçus, contrairement aux simples figurants comme nous, auxquels n'a pas même été offert un verre d'eau pendant cette fête pathétique. En revanche, des TRACTS PROMOTIONNELS (SANTINHOS PROMOCIONAIS) étaient distribués en abondance à tous les participants, y compris nous, des Tsiganes. Ces TRACTS offraient les services de « Mme. Mirian Stanescon » en tant que vraie Tzigane porteuse de la vraie histoire des Tsiganes, faisant une fois de plus peu de cas des autres Tsiganes

33. L'usage des majuscules respecte l'original en portugais.

présents, et ce pendant un événement dont je pensais qu'il serait OFFICIEL (en annexe les TRACTS PROMOTIONNELS).

Revenons à la remise de certificats, qui fut faite de façon mécanique et désorganisée. Les invités de «Mme. Mirian Stanescon» étaient si nombreux sur la tribune que nous avons dû nous mettre les uns devant les autres pour recevoir des certificats intervertis, car les noms ne correspondaient pas aux personnes qui les recevaient, cela quand ils les recevaient. Il y a eu des Tsiganes qui sont partis les mains vides! La PASTORALE DES NOMADES n'a pas été citée avec le respect dû. Et encore à propos de la pastorale, le père WALLACE a été vraiment gentil, toujours soucieux de savoir si tout le monde allait bien, tout comme Mme MARCIA GUELPA (YASKARA) qui ne nous a pas oubliés une seule minute et a fait de son mieux, après le fiasco de la remise du CERTIFICAT Ces certificats étaient confectionnés avec du papier et la personne qui avait écrit dessus à la main ne devait pas être calligraphe, je suppose, car son écriture était difficile à comprendre. En plus, on s'était servi d'un stylo au minimum curieux, car l'encre jaune était déjà un peu effacée au moment de la fête. Je ne comprends pas pourquoi on n'a pas utilisé une plaque de métal si traditionnelle dans des festivités qui comptent vraiment. Ou est-ce à dire que les gouvernants d'un pays si noble que le Brésil ne considèrent pas la première manifestation en hommage à la culture tsigane comme un fait de grande importance? Étant donné que jamais auparavant, en 500 ans d'Histoire du Brésil, on n'avait rien vu de tel et, plus encore, que je n'ai pas connaissance, dans le monde entier, d'une fête pareille. Bon, je crois qu'on n'a pas donné beaucoup d'importance au fait lui-même, car celui-ci méritait la présence du PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, en raison de la GRANDEUR HISTORIQUE DE CETTE INITIATIVE, et nous n'avons même pas eu la présence d'un MINISTRE, qu'il soit de la CULTURE ou d'un autre ministère en rapport avec les MINORITÉS ETHNIQUE.

On a procédé à la remise de cadeaux aux invités de «Mme Mirian Stanescon» qui, contrairement à la remise des certificats, s'est déroulée dans le calme et avec déférence, car les personnes étaient appelées sur la scène et devant la «TRIBUNE», et elles étaient présentées une à une; c'est à ce moment-là qu'un jeune Tsigane (l'un des vingt sélectionnés) lui a demandé l'un des cadeaux (des kits contenant un fanion du Brésil, un fanion tsigane et un autre sans que je sache de quoi, et d'autres quincailleries). «Mme Mirian Stanescon» lui a tout de suite répondu que les cadeaux étaient réservés à ses invités, et que si un Calon (un des clans tsiganes existants, auquel la plupart des présents appartenait) en voulait, il faudrait qu'il l'achète... Cette attitude de la part de «Mme Mirian Stanescon» a provoqué un départ en masse de notre part, car nous avions déjà été trop humiliés et ne voulions plus rester. Alors nous sommes partis une fois de plus soumis et humiliés... Et la fête de «Mme Mirian Stanescon» a continué tard dans la nuit. (Rolim 2008)

Les conflits fleurissaient partout. Contestant les résultats par la voix de son président Cláudio Iovanovichi, l'Association de préservation de la culture tsigane du Paraná a tenté de contester cette remise de prix auprès du Ministère public. En effet, selon l'avocat, le nom des vainqueurs était connu avant même la diffusion des résultats, outre que la procédure officielle n'était pas respectée puisqu'on y trouvait des non-Tsiganes: «L'idée est d'être nous-mêmes les acteurs, et pas des gens cherchant seulement une niche économique. Cela serait très

dommageable pour la culture et nous sommes très inquiets du résultat final». Le militant matchuaia est revenu une autre fois sur le sujet :

L'APRECI veut éviter qu'on renforce les caractéristiques mystiques des Tsiganes. Nous les récusons toutes. Nous ne voulons pas appuyer le mystique et le folklorique. Nous voulons soutenir des actions qui montrent la manière de penser des Tsiganes et quelles sont leurs difficultés. C'est seulement ainsi qu'on va générer de la connaissance sur notre culture. (Cristo. In *Paraná online*, 24 mai 2008)

Indifférente à toutes les critiques, Mirian Stanescon ignorait ses opposants. Investie des pouvoirs qu'une instance supérieure lui avait conférés, elle excellait dans la conduite de son projet personnel, outrepassant et altérant ainsi l'objectif principal de l'agenda politique. Une fois le conflit déclenché, les ministères de Brasília ont donné une réponse définitive et sans réserve aucune à la question inquiétante que le sociologue Howard Becker formulait de manière provocante : « De quel côté sommes-nous ? » (Becker 2006 : 175-190). La fête de l'Arpoador patronnée par le gouvernement fédéral, l'adhésion des différents ministères et le baroque des protocoles si chers à la mise en spectacle du pouvoir y répondaient en effet de façon nette et sans équivoque.

Sous le chapiteau d'un cirque

Pas si loin de l'épicentre des événements retracés ici, mais cependant à une distance respectable, une célébration modeste, placée sous les bons auspices d'un drapeau rom, se déroulait à proximité du quartier des affaires, dans le centre de Rio de Janeiro. De manière révélatrice, l'école de cirque Grandir et vivre (*Crescer e Viver*) accueillait sur sa piste, dans une joyeuse fraternisation, des Tsiganes qui venaient de connaître, quelques heures plus tôt à Arpoador, le goût amer de la vexation publique.

Le lieu n'aurait pu être mieux choisi : une arène de cirque sur la Praça Onze, une place symboliquement associée, dans la morphologie urbaine de la métropole carioca, au voisinage de la zone portuaire et à son occupation par de nombreuses nationalités et groupes ethniques – Italiens, Espagnols, Portugais, Arabes, Arméniens, Juifs et Tsiganes, entre autres. C'est ainsi que la « Petite Afrique » était représentée dans la mémoire et dans l'histoire sociale de Rio de Janeiro. Tout autour, on pouvait trouver, côte à côte, des temples catholiques, des synagogues, des candomblés et des églises orthodoxes. La zone était en outre associée aux origines de la samba au début du xx^e siècle, en raison de la présence des « tantes de Bahia » (*tias bahianas*)³⁴ et des premiers salons de

34. Ndt : leaders de la communauté noire de Rio de Janeiro les *tias bahianas* promouvaient chez-elles les fêtes religieuses de cette communauté.

danse populaires (*gafieiras*) de la ville³⁵, d'où plus tard surgirait le défilé du carnaval carioca³⁶.

La présence simultanée d'identités et de nationalités si différentes dans les alentours de la Place Onze, à la Cidade Nova et au Catumbi, avec la réunion d'une multiplicité de styles de vie, d'affiliations religieuses et de manifestations esthético-artistiques, a favorisé l'établissement d'un dialogue inhabituel. C'est dans ce contexte que les Tsiganes ont joué un rôle significatif – bien que peu évoqué – dans la constitution de la samba en tant que genre musical, telle que la célèbre les écrits d'Ari Vasconcellos (1993), Samuel Araújo et Antonio Guerreiro (1999), Hermano Vianna (2004)³⁷.

Sous le chapiteau dressé en ce « lieu de mémoire » (Nora 1984), signe de l'importance et de la visibilité des Tsiganes dans l'espace public de la ville, Mio Vacite et sa troupe musicale recevaient des compagnons venus de partout, en particulier des militants et leurs familles, dans une ambiance de communion et de généreuse hospitalité que l'hôte attentif dispensait à chacun. La simplicité était sincère, débarrassée des politesses exagérées du pouvoir, des formalités du protocole et de la ferveur mystico-religieuse, tout comme les relations sans artifice étaient denses et d'une riche qualité émotionnelle.

Les hôtes respectaient l'étiquette en présentant les convives, en favorisant des contacts délicats et des échanges agréables, en mettant tout le monde à l'aise comme si chacun était chez soi. De la sorte détendus et réunis sous le même toit, des Tsiganes et des non-Tsiganes participaient ensemble à la fête, en partageant le plaisir de la musique, du chant et de la bonne conversation. Ce qui rassemblait ici les hommes et les femmes, les jeunes et les adultes n'était pas un quelconque prix, récompense ou dévotion. Il s'agissait seulement de la mise en pratique scrupuleuse d'une disposition favorable à la rencontre festive, dont la signification particulière ne venait d'aucune instance extérieure ou supérieure qui échappe à leur portée ou défigure leurs convictions.

Au tropisme du lieu et aux marques publiques d'estime et de déférence, s'ajoutait l'adhésion collective à une autre façon de célébrer le Jour national du Tsigane, libéré des exotismes et des stéréotypes. « Nous venons ici pour démystifier... », a dit au microphone Mio Vacite au public réuni sur les gradins lors

35. Sur la danse dans les *gafieiras* cariocas, avec pour épicerie la Place Tiradentes, un ancien camp des Tsiganes, voir Veiga 2011.

36. À propos de la diversité ethnique et culturelle de Cidade Nova, voir Mello, Vogel, Santos & al 1981 ; et Moura 1983.

37. À ce propos, rappelons que les fêtes familiales des Tsiganes calons du Catumbi, comme les mariages et les anniversaires, sont connues comme des *bródios*. Ces fêtes musicales et dansantes ont été citées par Pixinguinha et João da Baiana dans leurs « témoignages à la postérité » conservés au Musée de l'Image et du Son (MIS). Plus tard, elles ont été étudiées du point de vue de leur structure rythmique et mélodique par Samuel Araújo (École de Musique-UFRJ) et Antonio Guerreiro (UNIRIO), qui examinaient les contributions des Tsiganes à la musique brésilienne, dont l'introduction de la guitare aux sept cordes comme un instrument harmonique important.

de l'une de ses rares interventions. Avec une économie de mots et de la retenue, le musicien a souligné la différence d'éthos entre les festivités concurrentes, laissant alors entrevoir, au moyen d'une prudence étudiée, la « politique d'un rituel non politique » (Turner 1968b).

Le public, restreint par comparaison avec celui de la fête à Arpoador, était néanmoins averti, puisque s'y trouvaient des intellectuels organiques de plusieurs groupes tsiganes, capables de saisir les implications des commentaires et de repérer les sous-textes. Il en fut ainsi lorsque Márcia Yáskara Guelpa a évoqué le très commenté projet du SEPPPIR visant à fonder le premier Centre de référence de la culture tzigane dans la ville de Sousa, dans l'arrière-pays de la Paraíba : « l'État veut créer notre petite FUNAI », a-t-elle dit dans une allusion clairement critique à la tutelle exercée par l'État sur les populations indiennes au Brésil.

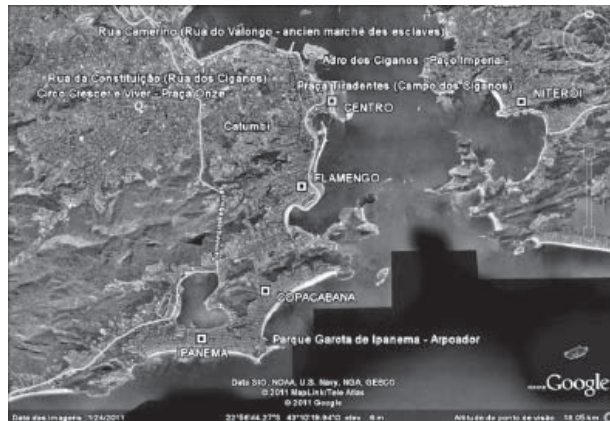
L'assemblée n'était cependant pas formée seulement de Roms et de Calons d'autres États du Brésil. Il y avait aussi des personnalités de renommée internationale telles qu'Eugene Hütz, militant ukrainien, leader du groupe musical *gypsy punk* Gogol Bordello ; et Diana Budur, anthropologue roumaine menant des recherches sur les Tsiganes à Rio de Janeiro et étudiante à l'Université de Princeton. Au lieu de mettre en avant la religion ou la politique, la fête a exalté la musique et la danse comme des formes privilégiées de sociabilité et d'affirmation identitaire de cette « minorité des minorités », comme les Tsiganes aiment à se qualifier eux-mêmes.



Photo 8 : Célébration sous chapiteau à la Praça Onze, Rio de Janeiro (F. B. Veiga, 24 mai 2008)

La soirée a été l'occasion de discussions amicales entre certains protagonistes des premières mobilisations politiques des Tsiganes au Brésil, au milieu des années 1980. Ils se sont rappelés d'autres rencontres et ont évoqué la mémoire de compagnons déjà décédés – parmi les plus célèbres, Paulo Verani et Oswaldo Macedo qui luttèrent pour que la « substance morale caractéristique des personnes

dignes» soit reconnue aux Tsiganes (Oliveira 2004: 83). Le premier, un éminent officier de justice et bibliophile, fut l'auteur d'un manifeste intitulé *Nous...* (*Nós...*), adressé aux Calons du Catumbi, où il défend, de façon stratégique, la nécessité d'un changement d'attitude de leur part quant à l'identité voilée. Le second, neurologue et chirurgien, occupa un poste important au Centre d'études tsiganes. Il fit en outre pression sur les institutions publiques pour que la présence historique du groupe soit inscrite dignement dans l'espace urbain de l'ancienne capitale du pays.



Lieux de mémoire des Tsiganes dans la ville de Rio de Janeiro

Pour les militants, l'un des repères dans cette époque d'effervescence des identités, qui débouchera sur une nouvelle élaboration du *self*, a été la fête euphoriquement célébrée au Paço Imperial, le 21 mai 1986, pour le lancement du livre *Peuple tsigane (Povo Cigano)* de l'écrivaine Cristina da Costa Pereira. Ses organisateurs étaient en effet fiers de mettre en valeur ce qui, selon eux, a été la première apparition officielle des Tsiganes depuis le Brésil colonial, quand ceux-là exerçaient le noble métier d'«organisateur de fêtes à la Cour» (*festeiros da Corte*)³⁸.

Trois mois plus tard, une lettre adressée aux directeurs du Paço Imperial, cette importante institution culturelle qui fonctionne dans l'ancien siège du gouvernement de D. João VI, roi du Brésil et du Portugal au début du XIX^e siècle, a explicité les raisons du choix de cet immeuble vétuste pour l'événement. Le signataire de ce qui deviendrait la première revendication d'une inscription de la présence des Tsiganes dans l'espace public n'obtiendra cependant jamais de réponse. Les termes de cette requête étaient les suivants :

38. Sur la présence visible des Tsiganes dans les fêtes de la Cour à Rio de Janeiro, voir Santos 1981; Donovan 1991 et Mello, Veiga, Couto & Souza 2005.

À Monsieur le Directeur des événements culturels du Paço Imperial :

La présence des Tsiganes au Brésil – apparemment diffuse et discontinuée – est une constante depuis 1572.

Tenus pour une « race mineure », les Tsiganes au Brésil comme à toutes les époques et sous tous les méridiens, sont mentionnés de manière éparse par des historiens, chroniqueurs, peintres et naturalistes, comme si la coexistence avec eux était malaisée, pour ne dire que le minimum.

On doit d'emblée noter ceux qui, en nombre, débarquèrent ici et ont participé activement, quoique de façon subalterne, à la Cour de D. João VI.

Ils représentaient une partie modeste, mais indispensable de la bureaucratie du Paço. C'était des cochers, des palefreniers, des artisans du cuivre et du fer, *Andadores do Rei* (huissiers de justice), organisateurs et participants des fêtes populaires – tournois, corridas, *serra-velha*³⁹, jeu des anneaux, etc.

Les Tsiganes, surtout les hommes, avaient une activité permanente, qui n'était interrompue qu'aux heures des repas qu'ils prolongeaient en loisir, du genre sieste, dans la cour intérieure du Paço Imperial, où ils vivaient avec leur famille, des personnes amies et des parents. Et, le dimanche, après le déjeuner, les fêtes bruyantes des Tsiganes avaient lieu dans cette même cour intérieure qui était connue par le peuple de la ville comme Parvis des Tsiganes (*Adro dos Ciganos*), bien que ce ne soit pas le nom officiel du bien public, et qu'il n'était pas non plus reconnu comme tel à l'époque.

Au nom de la communauté tzigane, nous nous présentons devant vous, Monsieur le Directeur, en demandant la permission d'apposer une plaque en cuivre – en prenant soin de l'esthétique de l'immeuble – avec le nom de la dite cour intérieure que le peuple a adopté : *Adro dos Ciganos*.

Cet espace socioaffectif sera un point de repère dans l'itinéraire des Tsiganes, lors de leurs loisirs, leurs rencontres sociales et spirituelles, leur convivialité, sans compter qu'une fois par an, à une date stipulée par la communauté, il y aura une grande rencontre de Tsiganes à l'*Adro dos Ciganos*, avec leurs danses, leur musique, leur esprit bruyamment festif qui retentit à travers des siècles, malgré tout ce qu'on peut dire.

Rio, le 11 août 1986

Oswaldo Macedo – nom civil

Taro Calon – nom tzigane.

Les étapes suivantes de la mobilisation ont été marquées par la création du Centre d'études tziganes à Rio de Janeiro et par la réalisation, en avril 1987, de la I^{re} Semaine de la Culture tzigane de l'Amérique latine à la Fondation Casa Rui Barbosa du ministère de la Culture⁴⁰, qui a réuni des écrivains, des chercheurs, des militants et des personnalités du monde de l'art. Cette initiative a été saluée dans une correspondance officielle du président de la République de l'époque, José Sarney, où celui-ci félicitait les organisateurs de l'événement. Au terme d'une

39. Ndt : fête comique du carême au Brésil colonial.

40. Voir à ce propos, *Centro de estudos Ciganos*, 1987.

longue négociation, de 1988 à 1990, avec la mairie d'Itaguaí, les Tsiganes ont remporté une importante victoire dans leur quête de reconnaissance. En effet, fait inédit dans la gestion des villes brésiliennes et célébré par la grande presse écrite, ils ont obtenu que cette municipalité de la région métropolitaine de Rio de Janeiro leur cède un terrain destiné exclusivement au campement des groupes nomades.

En 1989, une commission de huit Tsiganes a été reçue par le candidat du Parti vert à l'élection présidentielle, Fernando Gabeira. Ils lui ont fait part de leurs revendications, réitérant les termes de la lettre qui avait été envoyée au Paço Imperial. Sensibilisé et convaincu du bien fondé de leurs arguments comme de la légitimité de leurs prétentions, Gabeira a promis d'intercéder auprès du ministère de la Culture pour que les Tsiganes puissent, au moins une fois par an, réaliser leurs fêtes dans la cour intérieure du Paço Imperial. Lors de cette rencontre amplement couverte par la presse, les militants demandaient également un jour commémoratif pour les Tsiganes, à l'instar de celui dont jouissait d'autres minorités. Après coup, le *Journal do Brasil* publiait :

Conscient que l'éducation des Tsiganes est avant tout orale, il [Gabeira] a affirmé qu'il étudiera avec bienveillance la possibilité de programmer une émission, y compris en langue tsigane (*sic*), à la Radio Roquette-Pinto [de l'État] pour diffuser la culture de ce peuple. (*Journal do Brasil*, s.d. [1989], archive personnelle Mio Vacite)

Tout cela a fait des années 1980 un *decennium mirabilis* de mobilisation et d'action concertées de la part de Tsiganes rassemblés autour d'un projet commun, autour de revendications pour leur reconnaissance, et exprimant sans équivoque possible que ce sentiment moral «ce n'est pas une simple courtoisie que nous devons concéder aux personnes. C'est une nécessité humaine vitale», pour reprendre les termes de Charles Taylor (2000 : 242). Leur mobilisation initiale, au moment même où la société brésilienne s'engageait dans un processus de redémocratisation après les années de plomb de la dictature militaire (1964-1985), se situait ainsi dans le courant des mouvements sociaux libertaires des deux décennies précédentes, des mouvements marqués par la contre-culture, la critique des valeurs et l'ascension des gouvernements socialistes en Europe.

La segmentation interne entrava cependant pendant presque vingt ans les efforts d'une génération de notables, ce qui conduira à la démobilisation politique et se traduira pas la fermeture du Centre d'études tsiganes mentionné plus haut. Le débat à propos de la place marginale occupée par les Tsiganes dans la démocratie participative⁴¹ ne sera rouvert qu'au moment où le gouvernement du sociologue Fernando Henrique Cardoso proposera de considérer cette minorité dans le cadre des «populations traditionnelles» – catégorie légale du gouvernement brésilien.

41. À propos du débat sur les implications des politiques publiques concernant les «populations traditionnelles», voir Mota 2005 et Lobão 2011.

À côté d'une *topographie légendaire* (Halbwachs 1941) cultivée comme part significative des revendications de pertinence du lieu, les récentes demandes des Tsiganes ont toutefois fait apparaître une nouveauté inattendue : la dispute politique s'est dotée d'une expression dans le champ religieux, ainsi que le montre l'analyse situationnelle ébauchée ici des premières célébrations de la date commémorative (Gluckman 1958 ; Van Velsen 1967). Les conflits concernaient non seulement des lieux, symboles et représentations, mais aussi, en raison de l'argument ambigu du bien limité, des sièges dans des conseils et l'accès aux ressources publiques contrôlées par les ministères. La création d'un prix culturel, c'est-à-dire d'une distinction au mérite, a stimulé la vive compétition entre les Tsiganes accentuant le caractère fluide de leurs relations, et exacerbant ainsi le factionnalisme.

Épilogue : la dernière donne

À Brasilia, les cooptations politiques et les manipulations identitaires ont réservé aux autres groupes tsiganes les surprises d'une dernière donne, à la veille d'une importante campagne électorale en mars 2010. Mirian Stanescon est en effet apparue en grand style sur la scène politique lors d'une cérémonie officielle pour le départ de plusieurs ministres du gouvernement Lula. Parmi ceux-là, se trouvait la ministre-chef du cabinet du président, Dilma Rousseff elle-même, désireuse de présenter sa candidature à la présidence de la République pour le Parti des Travailleurs.

Devant les journalistes et les autorités, la Tsigane a fait des révélations plaisantes à l'auditoire sur le futur politique du pays en lançant une prophétie bien prévisible : l'élection d'une femme soutenue par un président dont l'action était approuvée par plus de 80 % de la population. En offrant une statuette de sainte Sara Kali au Président Lula, elle s'est une fois de plus emparée, d'un seul coup, de la religiosité et de la politique en sa faveur, ainsi que le rapporterait le journal *Correio Braziliense* :

MYSTICISME PRÉ-CAMPAGNE : LE DÉPART DE DILMA A EU DROIT À UNE TSIGANE PRÉVOYANT L'ACCESSION DES FEMMES AU POUVOIR

Accompagnée d'une claque formée par des ex-adjoints et collègues au gouvernement, la pré-candidate à la présidence de la République, Dilma Rousseff (PT), a pris congé hier du poste de Chef du cabinet du président lors d'une cérémonie au palais de l'Itamaraty, en faisant un discours chargé d'émotion et ayant droit à une révélation « mystique ». La prévision a été le fait d'une dame dont les habits détonnaient au milieu des costumes et tailleurs, vêtements adéquats à l'Esplanade des Ministères. La Tsigane Mirian Stanescon, du clan kalderash, s'est montrée au milieu des microphones pour annoncer le retour de la ministre au Palais du Planalto, cette fois-ci dans le bureau principal, dès l'année suivante. « Les prévisions indiquent que, dans le monde entier, les femmes connaîtront une

grande ascension», a affirmé Mirian. La confiance qu'elle montrait était partagée par Dilma elle-même et par le président Luiz Inácio Lula da Silva, auteurs de discours mêlant auto-exaltation et reproches aux opposants. La cérémonie a marqué le début de la campagne de dix ministres qui quittaient leur poste pour se présenter aux élections d'octobre. (Iunes, Foreck & Rizzo. in *Correio Braziliense*, 1^{er} avril 2010)

* * * * *

Le 31 octobre 2010, Dilma Rousseff remportait les élections, devenant ainsi la première femme à accéder à la présidence du Brésil en 121 ans de République. Au moment de son investiture, le 1^{er} janvier 2011, elle a annoncé que l'architecture ministérielle du gouvernement Lula serait maintenue pour garantir la continuité des politiques publiques et tenir sa promesse de campagne de soutenir les mouvements sociaux. Le SEPPIR et le SEDH ont ainsi été préservés de tout remaniement dans le cadre d'une réforme de la machine administrative. Les difficultés et complications dont les Tsiganes avaient fait l'expérience sous l'administration antérieure persistaient néanmoins.



Photo 9 : La « reine des Tsiganes du Brésil » offre une image de sainte Sara Kali au Président Lula à Brasília (R. Stuckert/PR, 31 mars 2010)

La controverse suscitée par la date commémorative instituée par le décret présidentiel du 25 mai 2006 avait, d'une part, allumé la mèche d'un conflit qui s'était propagé dans d'autres sphères (Simmel 2003); elle avait, d'autre part, permis de structurer les groupes autrement, en les opposant de façon contrastée et en favorisant la prolifération des associations. Celles-ci, souvent bureaucratisées et vides, opéraient avec trop de visibilité et un manque de concertation dans l'action.

Sur la scène politique actuelle, la présence de nouvelles associations de Tsiganes ne constitue pas nécessairement une vertu ; elle traduit plutôt une faiblesse : l'immense difficulté, voire l'incapacité, de s'accorder sur un objectif commun. La fascination qu'elles exercent en entretenant soigneusement des différences et leur supposé rejet de la forme moderne de l'État semble cependant conspirer contre elles : les idéalizations sont ainsi réifiées tandis que le flux de la conversation entre les groupes s'interrompt dangereusement. Cela finit, à son tour, par favoriser une lutte fratricide et des stratégies d'appropriation individualisée de l'interlocution avec le gouvernement. On ajoutera que la fluctuation et l'instabilité des cadres ministériels, avec des militants en quête d'aubaines se relayant au sein de l'appareil d'État, accentuent l'improvisation et le caractère éphémère et discontinu des politiques publiques, générant ainsi des frustrations qui fragilisent et augmentent encore davantage la vulnérabilité de cette minorité.

L'émergence inattendue des Tsiganes sur la scène et dans le débat publics va obliger à une reconfiguration des forces politiques, à l'intérieur du jeu des identités et dans leur relation avec le pouvoir. Il s'agit de considérer ici les minorités ethniques dans le cadre de problématiques qui nous défient et suscitent la réflexivité autant que l'imagination sociologique. Cela donne une tonalité particulière aux paradoxes affrontés aujourd'hui par les États nationaux, ainsi que l'observe Will Kymlicka dans l'introduction de son livre *Ciudadania Multicultural* :

Aujourd'hui, la plupart des pays sont culturellement diversifiés. Selon des estimations récentes [1995], on compte plus de 600 groupes ayant des langues vivantes et 5000 groupes ethniques dans les 184 États indépendants de la planète. [...] Des populations minoritaires et des populations majoritaires s'affrontent de plus en plus sur des thèmes tels que les droits linguistiques, l'autonomie régionale, la représentation politique, le cursus scolaire, les revendications territoriales, la politique d'immigration et de naturalisation, et y compris à propos des symboles nationaux, tels que le choix de l'hymne national et des festivités officielles. Trouver des réponses moralement défendables et politiquement viables à ces questions constitue le principal défi qu'affrontent de nos jours les démocraties. (Kymlicka 1996: 13)

Dans ce travail à caractère ethnographique sur une minorité ethnique transnationale, notre effort analytique a cherché à mettre sociologiquement en évidence, comme le suggère Alain Battégay, les « frontières de l'ethnicité comme frontières urbaines du vivre ensemble ». Considérer « l'ethnicité [comme] un phénomène à la fois organisationnel et situationnel » (Battégay 2008 : 254) nous a ainsi permis de montrer que la logique des espaces utilisés, lors des rituels et des événements politiques, et même l'émergence de conflits internes et les situations de malaise, constituaient un lieu privilégié pour comprendre les stratégies rendant visible l'expression des différences.

Références bibliographiques

- ACTON, Thomas & KLÍMOVÁ, Ilona, 2001. «The International Romani Union: an East European Answer to West European Questions? Shifts in the Focus of World Romani Congress 1971-2000». In W. Guy (coord.), *Between Past and Future: the Roma of Central and Eastern Europe*. Hatfield, University of Hertfordshire Press, p. 57-219.
- ARAÚJO, Samuel & GUERREIRO, Antonio, 1999. «O samba cigano: um estudo histórico-etnográfico das práticas de música e dança dos ciganos calon do Rio de Janeiro». In AA. VV. *Música Popular en América Latina: Actas del II Congreso Latinoamericano IASPM*. Santiago, IASPM, p. 233-239.
- BASLEZ, Marie-Françoise, 1984. *L'Étranger dans la Grèce Antique*. Paris, Les Belles Lettres.
- BATTEGAY, Alain, 2008. «Malaise dans la reconnaissance et troubles de considération: le cas de l'ethnicité devenant frontière à domicile en France». In, J.-P. Payet & A. Battégay (coord.), *La Reconnaissance à l'épreuve : explorations socio-anthropologiques*. Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, p. 249-257.
- BAUDRILLARD, Jean, 1968. *Le Système des objets*. Paris, Gallimard.
- BECKER, Howard S., 1985 [1963]. *Outsiders: études de sociologie de la déviance*. Paris, Éditions Métailié.
- 2006 [1970]. «De quel côté sommes-nous?» In Id. *Le Travail Sociologique: méthode et substance*. Fribourg, Academic Press Fribourg, p. 175-190.
- BOMFIM, Claudia, 2002. *A Dança Cigana. A construção de uma identidade cigana em um grupo de camadas médias no Rio de Janeiro*. Dissertation de mestrado, Rio de Janeiro, Université fédérale de Rio de Janeiro.
- BORDIGONI, Marc, 2007. *Les Gitans*. Paris, Le Cavalier Bleu.
- 2002. «Le 'pèlerinage des Gitans', entre foi, tradition et tourisme». *Ethnologie française*, 32, 3, p. 489-501.
- BRASIL. Presidência da República. Casa Civil. *Decreto de 25 de Maio de 2006. Institui o Dia Nacional do Cigano* (Diário Oficial da União, 26/05/2006, Seção 1, p. 4). Disponible dans : http://www.planalto.gov.br/ccivil_03/Ato2004-2006/2006/Dnn/Dnn10841.htm. Consulté le 24/05/2007.
- BROMBERGER, Christian (coord.), 1998. *Passions ordinaires: football, jardinage, généalogie, concours de dictée...* Paris, Hachette.
- CEFAÏ, Daniel, MELLO, Marco Antonio da Silva, MOTA, Fábio Reis & VEIGA, Felipe Berocan (coord.), 2001. *Arenas Públicas: por uma etnografia da vida associativa*. Niterói, RJ, EDUFF.
- CENTRO DE ESTUDOS CIGANOS, 1987. «Atcho Live: I Semana de Cultura Cigana da América Latina». *Revista de Cultura Vozes*, 81, 5, sept.-oct., p. 8-26.
- COUTINHO, Elisabete, «A Origem». *Empório Cigano*. Disponible dans : <http://www.emporiocigano.com/Origem.php>. Consulté le 12/01/2011.

- CRISTO, Luciana, 2008. «Ciganos no Paraná tentam impedir entrega de prêmio cultural». *Paraná Online*, Curitiba, 24 mai. Disponible dans : <http://www.patana-online.com.br/editorial/cidades/news/297585/?noticia-CIGANOS+DO+PARANA+TENTAM+IMPEDIR+ENTRECA+DE+PREMIO+CULTURAL>. Consulté le 01/04/2010.
- DONOVAN, Bill M., 1992 «Changing Perceptions of Social Deviance: Gypsies in Early Modern Portugal and Brazil». *Journal of Social History*, 26, automne, p. 33-53.
- DURKHEIM, Émile, 2003 [1912]. *Les Formes Élémentaires de la Vie Religieuse*. Paris, PUF.
- FERREIRA, Aurélio Buarque de Holanda, 1975. *Novo Dicionário da Língua Portuguesa*. Rio de Janeiro, Nova Fronteira.
- GEERTZ, Clifford, 1973. *The Interpretation of Cultures: Selected Essays*. New York, Basic Books.
- GOFFMAN, Erving, 1975 [1963]. *Stigmaté: les usages sociaux des handicaps*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- 1974 [1967]. *Les Rites d'interaction*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- 1973 [1959]. *La Mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*. Paris, Les Éditions de Minuit, vol. 1.
- GLUCKMAN, Max, 1958. *Analysis of a Social Situation in Modern Zululand*. Manchester, Manchester University Press & Rodes-Lingstone Institute, The Rodes-Lingstone Papers, 28.
- HALBWACHS, Maurice, 1941. *La Topographie légendaire des Évangiles en Terre sainte : étude de mémoire collective*. Paris, PUF.
- HONNETH, Axel, 1996. *The Struggle for Recognition: the Moral Grammar of Social Conflicts*. Cambridge, MIT Press.
- IUNES, Ivan, FOREQUE, Flávia & RIZZO, Alana, 2010. «Misticismo Pré-Campanha: despedida de Dilma teve direito a cigana que previu ascensão das mulheres ao poder». *Correio Braziliense*, Brasília, 1^{er} avril. Disponible dans : http://www.correio braziliense.com.br/app/noticia/politica/2010/04/01/interna_politica,183290/index.shtml. Consulté le 01/04/2010.
- KYMLICKA, Will, 1996 [1995]. *Ciudadanía Multicultural: una teoría liberal de los derechos de las minorías*. Barcelona & Buenos Aires, Paidós.
- LOBÃO, Ronaldo, 2011. *Cosmologias Políticas do Neocolonialismo: como uma política pública pode se transformar em uma política do ressentimento*. Niterói, RJ, EDUFF.
- MELLO, Marco Antonio da Silva, 1987. «A moeda dos orixás». *Religião e Sociedade*, 14, 2, p. 4-17.
- 2009. «Os ciganos do Catumbi: de 'andadores do Rei' e comerciantes de escravos a oficiais de justiça na cidade do Rio de Janeiro». *Cidades: comunidades e territórios*, Lisboa, CET-ISCTE, 18, juin, p. 79-92.
- , COUTO, Patrícia de Araújo Brandão, VEIGA, Felipe Berocan & SOUZA, Mirian Alves de, 2005. «Les Gitans de Cidade Nova et l'Appareil Judiciaire de Rio de Janeiro: du négoce interprovincial des esclaves au négoce des frais de justice». *Études Tsiganes*, 21, 1, p. 12-33.

- & SOUZA, Mirian Alves de, 2006. «Meirinhos aristocráticos». *Revista de História da Biblioteca Nacional*. Rio de Janeiro, Biblioteca Nacional, 2, 14, novembre, p.29-32.
- MOONEN, Frans, 2006. «Mirian Stanescon: a imaginária 'Rainha dos Ciganos do Brasil'». In *Caravana Cigana: Associação de Apoio e Divulgação da Cultura Cigana de Ribeirão Preto*. Recife, 20 mai. Disponible dans : <http://www.caravanacigana.com/2011/06/mirian-stanescon-imaginaria-rainha-dos.html>. Consulté le 02/05/2011.
- «Políticas Ciganas no Brasil (1988-2010)». *DHnet*. Disponible dans : http://www.dhnet.org.br/direitos/sos/ciganos/a_pdf/1_fmopol%EDtisciganasbrasil.pdf. Consulté le 02/05/2011.
- MOTA, Fabio Reis, 2005. «O Estado contra o Estado: direito, poder e conflitos no processo de produção da identidade 'quilombola' da Marambaia». In R. Kant De Lima (coord.), *Antropologia e Direitos Humanos 3*. Niterói, EDUFF, p. 133-183.
- MOURA, Roberto, 1983. *Tia Ciata e a Pequena África no Rio de Janeiro*. Rio de Janeiro, FUNARTE/INM/Divisão de Música Popular.
- NORA, Pierre, 1984. «Entre mémoire et histoire: la problématique des lieux». In Id. (coord.), *Lieux de Mémoire. La République*, Paris, Gallimard, vol. 1, p. 7-15.
- OLIVEIRA, Luís Roberto Cardoso de, 2004. «Racismo, direitos e cidadania». *Estudos Avançados*, 18, 50, p. 81-93.
- PEREIRA, Cristina da Costa, 1986. *Povo Cigano*. Rio de Janeiro, Gráfica MEC Editora.
- RICOEUR, Paul, 2004. *Parcours de la Reconnaissance: trois études*. Paris, Stock.
- ROLIM, José Daniel Juarez. «Mirian Stanescon e a Entrega do 'Prêmio Culturas Ciganas João Torres'». *Associação Brasileira dos Ciganos no Paraná*. Disponible dans : <http://www.wix.com/abraciapr1/abraciapr1/page-36>. Consulté le 24/05/2011.
- SANTOS, Carlos Nelson Ferreira & VOGEL, Arno (coord.), 1981. *Quando a Rua Vira Casa: A apropriação de espaços de uso coletivo em um centro de bairro*. Rio de Janeiro, IBAM & FINEP, 2^e éd. revue.
- SANTOS, Luiz Gonçalves dos (Padre Perereca), 1981 [1825]. *Memória para Servir à História do Reino do Brasil*. Belo Horizonte, Itatiaia & São Paulo, Edusp.
- SIMMEL, Georg, 2003 [1908]. *Le Conflit*. Paris, Circé.
- SIQUEIRA, Mirian Stanescon Batuli de, 2007. *Povo Cigano: o direito em suas mãos*. Rio de Janeiro, Fundação Santa Sara Kali & Brasília, SEPPPIR/SEDH/SID-MinC.
- SOUZA, Mirian Alves de, 2006. *Os Ciganos Calon do Catumbi: ofício, etnografia e memória urbana*. Dissertation de *mestrado*, Université fédérale fluminense.
- TAYLOR, Charles, 2000 [1995]. *Argumentos Filosóficos*. São Paulo, Edições Loyola.
- TURNER, Victor Witter, 1968a. *The Drums of Affliction: a Study of Religious Processes Among the Ndembu of Zambia*. Oxford, The Clarendon Press.
- 1968b. «Mukanda: The politics of non-political ritual». In M. J. Schwartz (coord.), *Local-Level Politics: Social and Cultural Perspectives*. Chicago, Aldine Press, p. 135-150.
- *Structure and Anti-Structure*. Ithaca, NY, Cornell University Press, p. 95-130.

- VAN VELSEN, Jaap, 1967. «The extended-case method and situational analysis». In A. L. Epstein (coord.), *The Craft of Social Anthropology*. Londres, Tavistock, p. 129–149.
- VASCONCELOS, Ari, 1993. «Tem cigano no samba». *Piracema: Revista de Arte e Cultura*, 1, p. 105-109.
- VEIGA, Felipe Berocan, 2011. ‘O Ambiente Exige Respeito’: *etnografia urbana e memória social da Gafieira Estudantina*. Thèse de doctorat, Université fédérale fluminense.
- VIANNA, Hermano, 2004 [1995]. *O Mistério do Samba*. Rio de Janeiro, Jorge Zahar & Ed. UFRJ, 5^e éd.
- VOGEL, Arno, MELLO, Marco Antonio da Silva & BARROS, José Flávio Pessoa de, 1993. *A Galinha d’Angola: iniciação e identidade na cultura afro-brasileira*. Rio de Janeiro, EDUFF & Pallas.
- WEBER, Max, 1978 [1920]. *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*. vol. II: *Hinduismus und Buddhismus*. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck).